



LE CULTE



mot de la rédaction

Certains le rêvent. D'autres le personnalisent. C'est un pays, c'est un *grilled cheese* parfaitement grillé, c'est ma mère. Rond comme une fesse dont on devine la courbe. On s'y projette, on y vagabonde. Il éclot dans une communauté obscure du Web, évolue au fil des années et émerge dans un désert aride du Mexique. Il est fatal. Il est incarné par une femme, par des idéaux. Il meurt à bord de l'appareil dash-8 d'Air Inuit et ressuscite dans le reflet d'une glace du musée. C'est une escorte, c'est une toile blanche. On cherche à en tracer une ébauche, le figrole, pour finalement essayer un refus. C'est un poème. Chaque vers se doit d'être accompli. Pourtant, il n'existe pas. Pas encore.

C'est toi.

Le fantasme existe sous de multiples déclinaisons. Exploiter ces subtiles facettes sans plonger, tête première, dans les évidences fut la mission hivernale de nos vingt rédacteurs. Quelle merveilleuse façon de conclure cette aventure ! Notre parcours se termine, peut-être le vôtre se poursuit-il. Le Culte, lui, aura la vie longue.

Bonne lecture à toutes et à tous.

JULIEN DENIS ET PÉNÉLOPPE TANCRÈDE
RÉDACTEURS EN CHEF





FANTASME



CHIMÈRE

ANAELLE BOILY-TALBOT

J'aurais voulu être un artiste

08

JEAN-CHRISTOPHE RÉHEL

Ma pression artérielle varie
selon la vitesse du vent

10

AUDREY ANNE-SÉGUIN

Le fantôme incarné

12

ROSEMARIE ST-AMAND

SEXXXPLIQUE.FR

- Le forum du cul -

14

MÒRAG BÉLISLE

Narcisse et les eaux du Styx

16

ARIANNE THAVIXAY-CORMIER

Blanc

18

THOMAS PICOTTE-LAVOIE

Pute de luxe

20

LAUREN ROBILLARD

Montréal techno:
l'art numérique dans la rue

22

ILLUSION ILLUSION ILLUSION ILLUSION

MATISSE HARVEY

Identités immiscibles

26

ÉDOUARD GUAY

Monsieur Mystère

28

CAMILLE CHARETTE GAGNÉ

Je ne suis personne

30

MÉLINA SOUCY

2/7 d'un fantôme

32

NAOMIE GELPER

Tu me suis, donc je suis

34

THOMAS LITALIEN

Une histoire dont ils sont les héros

36

MIRAGE MIRAGE

MAUDE-ÉMILIE ST-PIERRE

Tout nu dans un char,
pas dans l'Eldorado

40

CORINNE BLAIR

Relecture: amalgame de pensées

42

CHLOÉ GRANGER

FéminiX

44

NAOMI AUGER

Les fesses

46

GABRIEL BERNIER

« Gens du pays »

48

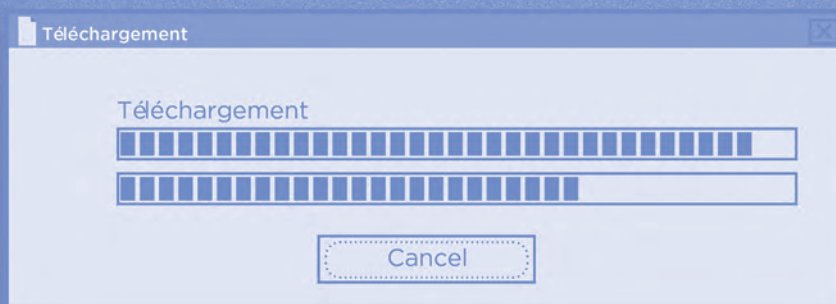
VÉRONIQUE SÉNÉCAL

Tr()uver son fantôme

50



CHIMÈRE



ANAELLE BOILY-TALBOT

J'aurais voulu être un artiste

JEAN-CHRISTOPHE RÉHEL

Ma pression artérielle varie
selon la vitesse du vent

AUDREY ANNE-SÉGUIN

Le fantôme incarné

ROSEMARIE ST-AMAND

SEXXXPLIQUE.FR

- Le forum du cul -

MÒRAG BÉLISLE

Narcisse et les eaux du Styx

ARIANNE THAVIXAY-CORMIER

Blanc

THOMAS PICOTTE-LAVOIE

Pute de luxe

LAUREN ROBILLARD

Montréal techno :
l'art numérique dans la rue

J'aurais voulu être un artiste



ET VOILÀ QUE LUC PLAMONDON ET SON STARMANIA SORTIS D'UNE AUTRE ÉPOQUE RÉUSSISSENT À ÉBRANLER MES CERTITUDES LES PLUS INTIMES.

Dans *le blues du business man*, notre Claude Dubois national s'époumone à nous partager ses désirs inassouvis d'être un artiste. Comme si l'art était une pure folie et que le rêve de vouloir en vivre, quant à lui, devait nécessairement finir par être endormi.

Mais, entre toi et moi, Claude, aurais-tu vraiment voulu être un artiste ?

Peut-être qu'au fond, tu lançais cette réplique à la légère, comme ça, sans trop y réfléchir. Comme au temps où nos aspirations futures n'étaient pas bornées aux contraintes de la vraie vie et que rêver trop grand, c'était mignon. Alors que « plan de carrière », parce qu'il se résumait à une courte phrase au-dessous de notre photo dans l'album de classe du primaire, rimait avec joueuse de hockey professionnelle et pâtissière.

Peut-être que par « *vouloir faire ton numéro* », tu entendais plutôt de prendre ton pied pour un temps. De mettre un pied frileux dans l'arène. D'effleurer du bout des doigts la magie du spectacle. De goûter l'extase de la levée du rideau l'instant d'une simple scène d'une production un peu bidon. Mais sans jamais y plonger totalement. En te suffisant d'un minimum. Question de placer tes pions ailleurs, de te recycler dans un baccalauréat quelconque, *de t'ouvrir des portes*. Parce que ta petite voix intérieure te le martèle encore et toujours : tu ne vis pas dans un film.

Par « *vouloir être un artiste* », entendais-tu t'abandonner à une vie criblée d'incertitudes, à une existence soumise entièrement à la critique d'autrui et l'approbation des Grands ? Pensaistu te risquer à une vie passée dans l'ombre des vedettes de Vrak TV, sous le regard attendri de Pierre-Luc Funk et de sa micro clique d'heureux élus ? Songeais-tu voir ton désir de créer du beau étouffé par l'attente d'une fraction de seconde de gloire *off focus* dans l'une des 38 productions saisonnières de Fabienne Larouche ?

Peut-être pas. Je te comprends, Claude.



Parce qu'il y a aussi le chemin pour s'y rendre. Les heures incalculables de répétition. L'anticipation des jours d'auditions. L'insoutenable vulnérabilité face aux regards des juges. Le talent qui semble se pervertir dans un processus de sélection absurde. L'attente interminable d'un oui ou d'un non. Celle qui te gruge, qui te fait tout remettre en question. Et il y a la réponse finale. Celle qui te transperce. Le non qui balaie d'un coup le château de cartes de tes aspirations. Celui qui te transforme en un monstre envers toi-même.

Ma maman, présentant probablement déjà la voie particulière qu'allait vouloir emprunter sa benjamine, avait pris soin, un bon jour, d'inscrire un vieil adage anglais sur l'ardoise de la cuisine. Ce dernier stipule que beaucoup de ceux qui ont échoué n'ont pas réalisé qu'ils étaient aussi près du succès quand ils ont abandonné.

Figé entre le désir de réussir et la peur d'avoir mal, on se demande si le jeu en vaut encore la chandelle. Si on fera partie de l'Exception.

Car arrive un moment où il devient crucial de savoir. De savoir si nos rêves les plus chers valent la peine d'y accorder tout ce que l'on désire leur sacrifier. Ou s'il est plus raisonnable de reléguer ces souhaits dans la même catégorie que la baignade dans une piscine de spaghetti ou le souper romantique avec Jack Johnson (ou tout autre chanteur hawaïen à la voix apaisante).



J'ai voulu aller parler au peintre qui traîne dans le corridor du pavillon Judith-Jasmin, au *gratteux* de guitare de la station Place-des-Arts, à mon enseignante de science du secondaire qui joue dans une troupe de théâtre amateur. Leur demander après combien de refus, d'estime de soi crevée, de salles de vernissage vides, de projets inachevés, on cesse d'y croire. Leur demander les raisons qui les poussent à se contenter de séances de peinture au milieu d'étudiants en communication sur leur heure de dîner, à accepter un semblant de bonheur de fin de semaine. Pour savoir après combien de désillusions la réalité les pousse à se tricoter un plan B, au détriment de ce qui fait vibrer chaque fibre de sa personne.

Mais je n'ai pas osé. Par peur, peut-être. Par acharnement, sans doute. Parce que je ne suis pas prête, du moins pas encore. Pas résolue à déconstruire mon rêve de gamine à coup de raisonnements logiques qui manquent atrocement de couleur. Pas encore résignée à hisser le drapeau blanc sur une existence qui semble trop excitante pour ne pas s'essouffler d'elle-même.

Parce que si vivre de son art peut aujourd'hui sembler être devenu une utopie, c'est le cœur plein d'un espoir, un espoir naïf ou carrément fou, que je me range du côté de tous ces *pelleteux* de nuages. Auprès de ces délurés qui persistent à vouloir faire de leur passion leur mode de vie.

Il n'y a pas de conditionnel passé dans mon souhait à moi, Claude. Je veux être une artiste.

Allez, souhaite-moi merde, ma prochaine audition est pour bientôt.

Ma pression artérielle varie ...

i. grâce à la douceur de tes mains
je fais plier les cuillères je déneige la vaisselle
je déneige ta peau je déneige ta bouche par la plage

ii. où est la bonne plage ?
tes mains retiennent toute l'eau du monde
c'est le sable de tes yeux qui me fait peur c'est la forêt qui dort qui bâille
je pense à ces plages qui n'existent pas encore
je fais du spaghetti pour deux jours je manque de sauce
c'est de la faute à l'hypertension c'est de la faute à la mer
ici je ne fais pas grand-chose
entre l'appartement et le travail
je suis perdu en forêt

iii. je vais pas mal
dans la déprime je suis hybride
de temps à autre je fais la grève de la faim
je bois toute l'eau de la douche je vide la poubelle
je comprends que ma pression artérielle varie selon la vitesse du vent

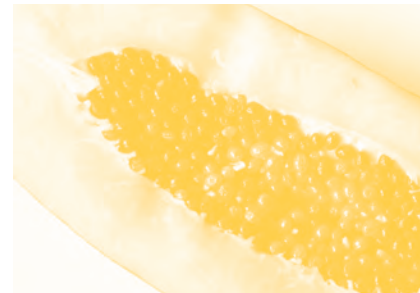
iv. je n'ai qu'un seul objectif : manger le plus possible
habiter dans un courant d'eau un courant à la fois
me fondre dans le paysage me fondre à l'intérieur de ta main
faire de la soupe dans ta ligne de vie
comment survivre ici ?
je mesure la pression artérielle du sable
quelque part sous la neige j'ai le fantasme de vivre très jeune
de construire de l'eau

v. ta nuque c'est le son d'une rivière
alors je cueille les maux de dos c'est incroyable
mon cœur rentre dans toute ta bouche
ma joie est dans le manteau que tu ouvres et que tu fermes
et que tu ouvres encore et j'entre dans ton manteau et je le ferme et je l'ouvre
et je m'accroche à tes hanches comme on s'accroche à un poème et je mange
et je dors dans ton manteau et je crains l'épuisement et je tombe et je ne me relève pas
et je reste étendu sur le plancher et je décide de vivre et de vieillir ici
de cohabiter avec la poussière de m'attarder sur les petites choses : écouter le son de ta peau
dans le futur
je vais dormir très longtemps
étendre les dernières brumes
changer l'eau de la mer une chaudière à la fois
maintenant j'ai tout le temps du monde
pour finir de plier mon linge pour aller au dépanneur
je l'avoue je traîne toujours deux poches de ton sang
je finis par te perdre



vii. je suis tout le temps assis
 je pratique de nombreux rituels :
 toucher plusieurs fois les poignées de porte ou sourire devant le miroir
 j'enroule la neige autour de mon bras
 ça ne fait pas baisser mon hypertension
 esti de sang maladroït esti de sang de lumière
 je pense à une forêt très normale je pense à une plage très plate
 je suis immobile je suis perdu
 je suis capable de me perdre sans bouger
 c'est que je suis déjà un peu mort
 alors je mange plus de fruits je marche plus souvent
 je me perds à nouveau je suis coincé
 je cherche la grande ourse
 je crois que je ne l'ai jamais vraiment vue
 je fais semblant de la voir je suis un ours
 un ours de lumière qui fait la vaisselle qui fait des *toasts* au beurre de *peanut*
 je tousse des éclats de lumière
 une toux après l'autre
 je me transforme en quelque chose d'immobile
 je ne suis pas une étoile je suis un lit
 j'essaie de trouver un truc
 j'invente une constellation pour me reposer
 une constellation en forme de matelas
 d'accord j'hiberne plusieurs années
 je sors pour tousser je sors pour voler toute la lumière des fruits
 je prends le temps de construire des bras
 pour m'aider à passer à travers les journées
 et je mange plus de fruits et je marche plus souvent
 et je pense à cette plage très plate et je suis cette plage
 une plage qui ne sait plus comment parler ni comment faire l'amour
 une plage qui prend sa pression artérielle après le travail
 et qui s'étouffe chaque matin une vague après l'autre une étoile à la fois

... selon la vitesse du vent



Le fantasme incarné

IL SUFFIT DE MÉLANGER FANTASIE ET ÉVASION POUR ÉVEILLER LES SENS ET LES DÉSIRS INCONSCIENTS. QU'IL SE TRADUISE EN PULSIONS OU QU'IL SOIT IMAGINAIRE, LE DÉSIR EST DEvenu À TRAVERS LE TEMPS UN REPÈRE. LES ENVIES DONNENT UN RYTHME À CETTE MONTAGNE RUSSE QU'EST LA VIE ET PEU DE CHOSES NE SAURAIENT LES CONTRAINDRE.

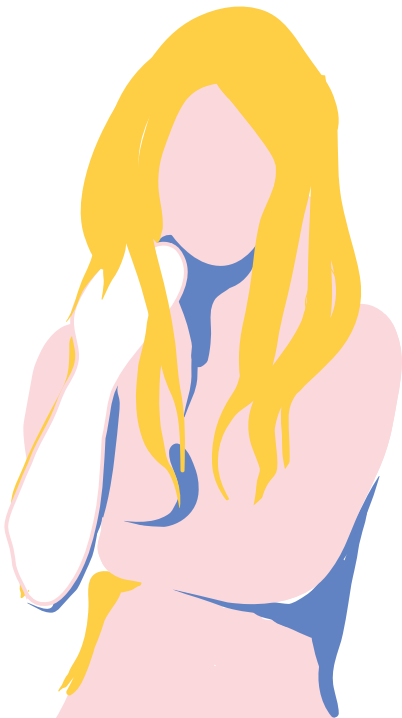
Peu importe les années, ou même les décennies, des modèles masculins et féminins incarnant la beauté ont attiré et allumé les regards et sont devenues des sources de fantasme. Prenons par exemple Jinny, ce génie de la télé sortant de sa lampe magique pour réaliser les souhaits de son aimable mari. Même la fouguese Julia Roberts dans *Pretty Woman*, briseuse de tabous et femme fatale incarnant un nouveau visage de la prostitution. La femme a su par sa silhouette, son élégance et ses courbes marquer les époques, faire tourner les têtes et animer l'imagination de plusieurs. Alors qu'en est-il de la Reine du foyer, des années 1900, ne pouvant sortir de chez elle sans sa gaine ou son corset ? La sensualité, l'éclat et le charme que dégagent les femmes par leurs hanches et leurs poitrines évoquaient vraisemblablement le début du *glamour*.

La garçonne avec ces airs androgynes fouettait du revers de la main tous les jupons et crinolines de l'époque victorienne, populaire durant les années 20. Elle avait envie d'être prise en considération et non d'être la propriété de son époux. La popularisation des cosmétiques est naturellement apparue comme un outil pour se crêper le chignon, favorisant ainsi la quête de la perfection féminine. Les Chanel et Prada de ce monde se faisaient déjà compétition afin d'habiller les plus grandes dames. 1945, les cigarettes étaient sur toutes les lèvres. Le sourire de Rita Hayworth, « *la déesse de l'amour* » façonnait quant à lui l'image d'Hollywood. Les formes voluptueuses des années quarante laissaient place à la femme érotisée et libre. Maintenir l'élégance et la magie était pourtant assez ardu, durant les temps de guerre.

En 1950, l'évolution des mœurs et des modes a tout changé. Le *rockabilly* résonnait dans les bars et Elvis chantait la pomme sous ses *Hawaiian sunset*. La *femme sablier*, les *sex-symbols*, les tailles de guêpe, les poitrines généreuses, les lèvres à la Marilyn et le *clash* du cinéma en ont fait rêver plus d'un. À partir de ce moment, la norme était de sortir de chez soi soigneusement maquillée et coiffée. Une prison sans barreaux ni chaînes.

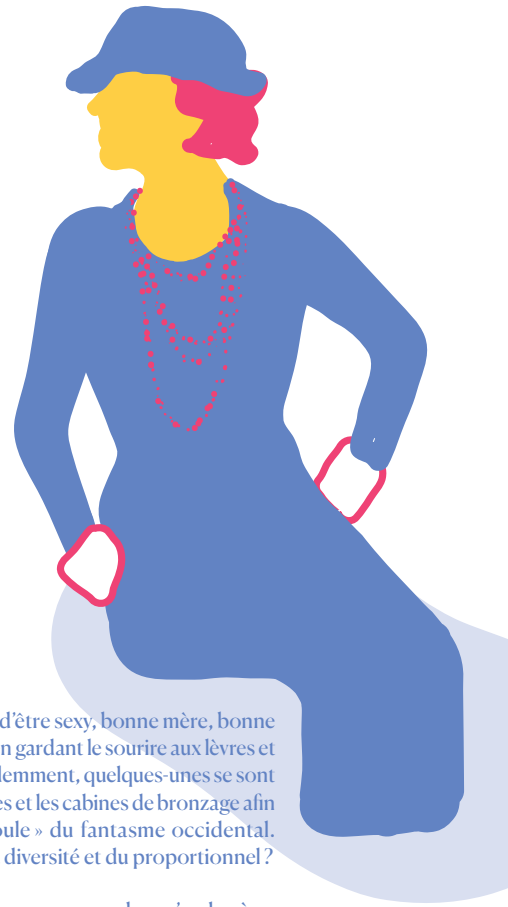
La femme brindille (très mince et allongée) des années 60 semblait la plus vénérée. Twiggy et Brigitte Bardot utilisaient le yéyé pour stimuler les pensées et les Beatles nous rappelaient qu'on ne pouvait acheter l'amour ! Le Flower Power apporta son lot de charme et de liberté. Les hippies parlaient d'acceptation, mais la société s'engageait dans une course à la minceur. Ce fut des années de grandes créations, d'audace, d'Hendrix et de Joplin. Malgré l'envie d'être sveltes, les yeux n'étaient rivés que sur les Farrah Fawcett, en longueur et en muscles.

C'est ce qui mena à la mode leggings, couleurs fluorescentes et aérobic. La superfemme, belle, performante et droite reflétée par Cindy Crawford et Claudia Schiffer semblait être les modèles parfaits pour attiser les désirs de l'époque. L'influence des magazines et de la télévision servaient d'ailleurs de bons transmetteurs d'idéologies. 1990 aborda plusieurs contrastes ; l'apparence squelettique et les poitrines voluptueuses se devaient d'être combinées. Tout cela en étant « *like a virgin touch for the very first time* ». Quoi de mieux qu'un impossible rêve pour stimuler la consommation ? L'influence des ordinateurs et le côté malsain de la pornographie abimeront pernicieusement l'image de la femme et marqueront le début d'une révolution non seulement numérique, mais aussi féministe. La femme doit ainsi être la plus ambitieuse, la plus intelligente, la plus entreprenante et carriériste et la plus charmante. Sans



oublier qu'elle se doit d'être sexy, bonne mère, bonne cuisinière, et ce, tout en gardant le sourire aux lèvres et la bonne humeur. Évidemment, quelques-unes se sont perdues dans les moues et les cabines de bronzage afin « d'entrer dans le moule » du fantasme occidental. Alors qu'en est-il de la diversité et du proportionnel ?

Chose certaine, la femme en courbes n'a plus à se sentir mal dans sa peau. Entre les Beyonce et les Ashley Graham qui défendent ce point, les réseaux sociaux, *Photoshop* et la publicité massive inculquent, de manière malsaine, des idéaux rarement réalistes, mais toujours illusoire. Il ne faudrait pas tout gâcher en tuant la vraie beauté naturelle et le contact humain. *Ne tuons pas la beauté du monde*, celle qui réside dans l'acceptation et la confiance en soi. Celle qui génère une exaltation qui ne sait égaler nos idéaux les plus chers. Sommes-nous à tels points aveuglés par eux que l'on oublie l'essence réelle du fantasme qui nous prend par les émotions et que l'on ressent sous la peau ? Le gouffre est peut-être trop grand. Pourrions-nous revenir aux racines, là où la perception de l'autre n'a rien de faux ? Faudrait-il tirer avantage des leçons de la métamorphose tordue qu'à prise l'image de la perfection à travers le temps afin d'ainsi pouvoir se retrouver loin de toutes les perceptions faussées par des standards superficiels ; se donner une chance de vivre soi-même un bien-être au lieu d'envier. Cesser de jouer la comédie et laisser tomber les masques de conformités serait la clé pour incarner nos fantasmes à notre image à nous.



SEXXXPLIQUE.FR

– Le forum du cul –

MA MÈRE. PAR ANONYME666

Elle descend les escaliers le matin et s'assoie sur une chaise de la cuisine. Elle est magnifique. Tout le monde dit que je suis sa copie conforme en version masculine. Je suis, moi aussi, magnifique.

Sa robe bleue comprime sa taille, juste au-dessus des fesses. Elle caresse sa silhouette, tombe en ligne droite sur ses cuisses fermes et s'arrête aux mollets. Ma mère a de longues jambes, un buste court, des épaules menues. Sa robe a un décolleté parfait, elle découpe sa poitrine en une fente franche, délicate, mais lascive. Dans cette robe bleue, ma mère signera tous ses contrats dans son bureau de mâles alphas qui doivent tous baver pour elle. Vieux, jeunes. J'en sais quelque chose.

Elle boit son café dans une tasse peinte d'un grand « M ». Je l'avais dessinée en maternelle et depuis, elle y trempe ses lèvres avec douceur chaque matin.

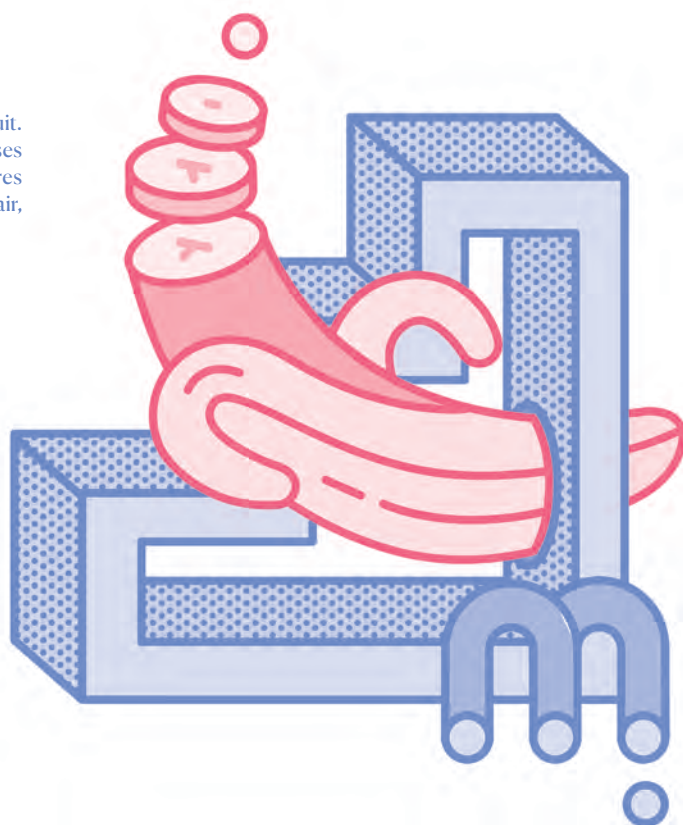
« Chéri, tu me donnes une banane s'il te plaît. »

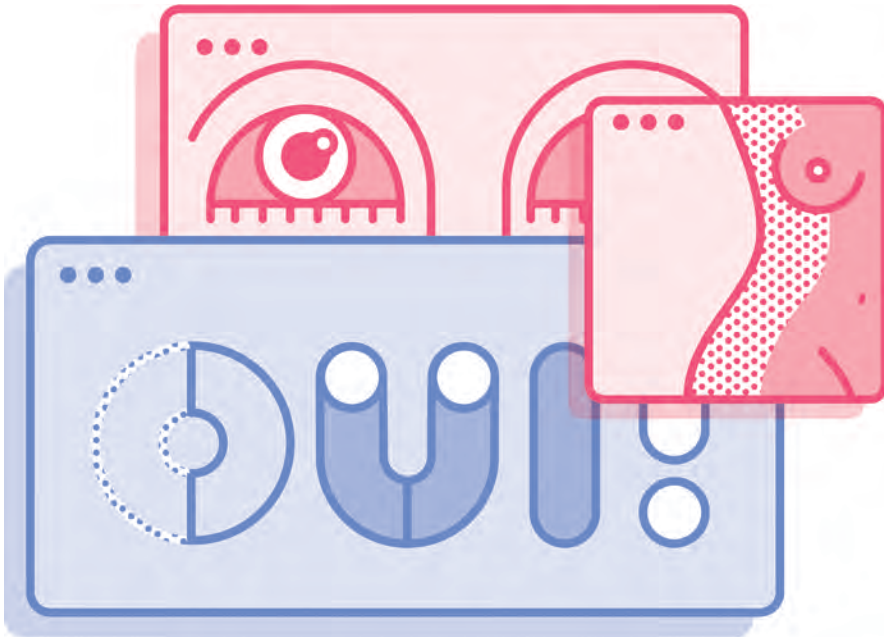
J'enfonce mon regard dans le sien et lui tends le fruit. Nos mains se frôlent. Elle penche la tête et, de ses doigts délicats, retire la pelure du fruit. Ses lèvres pleines dégustent la banane. Ses dents serrent la chair, sa langue l'enrobe, la fait tourner, et elle avale.

Je serre la mâchoire, contracte mes biceps et mes poings. Dans ma chemise en jeans parfaitement déboutonnée, mes abdominaux se raidissent et une moiteur perle sur ma nuque. Chacun de mes muscles se crispe, mais mon visage reste ferme et mes lèvres tracent une moue désireuse.

Ma mère s'avance, caresse ma joue, l'embrasse et me souhaite une excellence journée.

Je ne peux rien faire d'autre que de lever.





LETTRÉ À UN COLLÈGUE. PAR SOFTKITTY

C'est étrange de ressentir des choses aussi fines et imperceptibles à l'œil, pourtant bien réelles, saisissables du cœur et de l'esprit.

Tu pourrais être mon père, mais il existe entre nous cette connexion indélébile que ni l'âge ni les cheveux décolorés ne peuvent estomper.

En voiture vers une réunion d'affaires, nous discutons sans difficulté. J'entends notre conversation fluide, nos sourires, nos blagues semblables, mon rire qui vient te chercher profond et te creuse. Je perçois aussi les silences, les pauses qui transpirent le non dit, qui crient, qui hurlent qu'entre nous ça existe et que l'interdit attire toujours plus fort.

Je ne me permets pas de penser à toi le soir. Je *feel* mal. Ce n'est pas dans mes habitudes de m'éprendre d'un homme d'expérience. Je préfère la jeunesse, les cheveux fous, les muscles bien taillés et la barbe fraîche.

Tu connais mal Justin Bieber, mais si je t'expliquais, je sais que tu l'aimerais. C'est pareil pour moi. Parle-moi. Je veux comprendre tes passions d'âge mûr, ton tournoi de golf, ta partie de tennis, ton métier d'homme d'affaires.

Ton regard est soucieux et tes yeux sont toujours à demi ouverts. Ils demandent à comprendre, à me comprendre, le temps d'une brèche dans ton quotidien tendre. Moi je ne te demande rien d'autre qu'un oui. Oui tu as raison. Oui tu es belle. Oui je les sens moi aussi ces choses dont on ne peut dire le nom.

Je me demande où est la limite dans ta tête. Si le soir tu te permets de rêver à cœur ouvert. Peut-être es-tu au contraire trop rationnel pour seulement espérer mon corps juvénile près du tien. Trop fidèle. Trop mari attentionné. Trop père de famille. Oui, je le sais. Tu m'as dit aujourd'hui que je ressemblais à ta fille.

Mon cœur ne s'est pas serré, il a vomi, navré. Je m'excuse de te regarder avec mes yeux, mes cheveux, mes genoux pas encore fléchis, mon corps en entier qui dis « hostie go!!! ». Je suis désolée d'être irresponsable, irraisonnable. Désolée de vouloir ton regard dans le mien.

Narcisse et les eaux du Styx

LA PRÉPOSÉE DÉCHIRE SON BILLET, TOUT EN LUI JETANT UN REGARD ENNUYÉ. « CE DOIT ÊTRE DÉGRADANT, DE DÉCHIRER DES BILLETS HUIT HEURES DURANT », PENSE-T-IL. C'EST SANS IMPORTANCE. IL SE REND D'UN PAS NONCHALANT AU DEUXIÈME ÉTAGE, LÀ OÙ SE TROUVE L'EXPOSITION TANT VANTÉE PAR SES AMIS DE L'UNIVERSITÉ.

Les toiles qui défilent devant lui le laissent indifférent. Lui ferait bien mieux. Ses œuvres devraient être dans tous les musées. Visiblement, Jean-Paul Riopelle n'est qu'un amateur. De faibles coups de pinceau, des couleurs fades et un souci du détail absent. Voilà une exposition vide de sens ! Un léger rictus se dessine sur ses lèvres. Une fois de plus, il n'est pas charmé.

Soudain, du coin de l'œil, il l'aperçoit entre les mouvements de la foule dense. Une silhouette furtive, un visage divin, un regard qui le transperce. La médiocrité de la populace dérange sa vision. Il méprise tous ces regards, qui l'empêchent de vraiment la voir. Son cœur palpète, sa main s'avance pour la toucher. Des gens le bousculent dans tous les sens, comme s'ils ne voulaient pas qu'il puisse l'atteindre. Hélas, il se fait emporter parmi eux, l'éloignant brusquement de son but. Est-ce des larmes qui coulent sur ses joues ?

Envahi par d'étranges pensées, il se libère et fait quelques pas au hasard en direction de la silhouette disparue. Il vient de croiser l'âme sœur, une entité parfaite. Le surplus d'émotions lui fait quitter les lieux, la tête prise dans un intense brouillard.

Quelle était cette fugace apparition ?

Cette nuit-là, il est emporté dans un rêve où ils vieillissent ensemble pour l'éternité. Des songes le submergent et le plongent dans un état de douce jouissance, alors qu'il lui prend la main. Il tente d'imaginer son visage harmonieux, si parfait, ses cheveux d'un savoureux brun caramel et ses vêtements d'un blanc angélique. La brève apparition, entrevue à peine une seconde, l'a complètement possédé. Euphorique, il flotte dans un sentiment qui ne lui ait pas familier. Il s'éveille au matin, un peu transformé. Mais l'écho de son amour soudain résonne toujours en lui.

Il est amoureux fou.

Son esprit peine à sortir de la brume. Il ne fait qu'y penser, tout en buvant son café matinal. Une fois plus lucide, son fantasma reprend de plus belle. Il vivrait de son art et elle l'accompagnerait. Ses tableaux seraient les plus connus au pays, bien qu'ils soient déjà très célèbres. Une si jolie personne pour l'accompagner partout ne peut pas nuire à sa réputation, bien au contraire. Ses collègues de classe, devenus pauvres et sans importance, le supplieraient de leur conter ses tribulations amoureuses. Ce serait merveilleux.

Une petite pensée pour son cours de l'après-midi lui remémore ses dernières notes d'examen. Il a excellé, fidèle à son habitude. D'ailleurs, pourquoi y aller ? Il se rendra plutôt au musée, dans l'espoir de retrouver son grand amour.

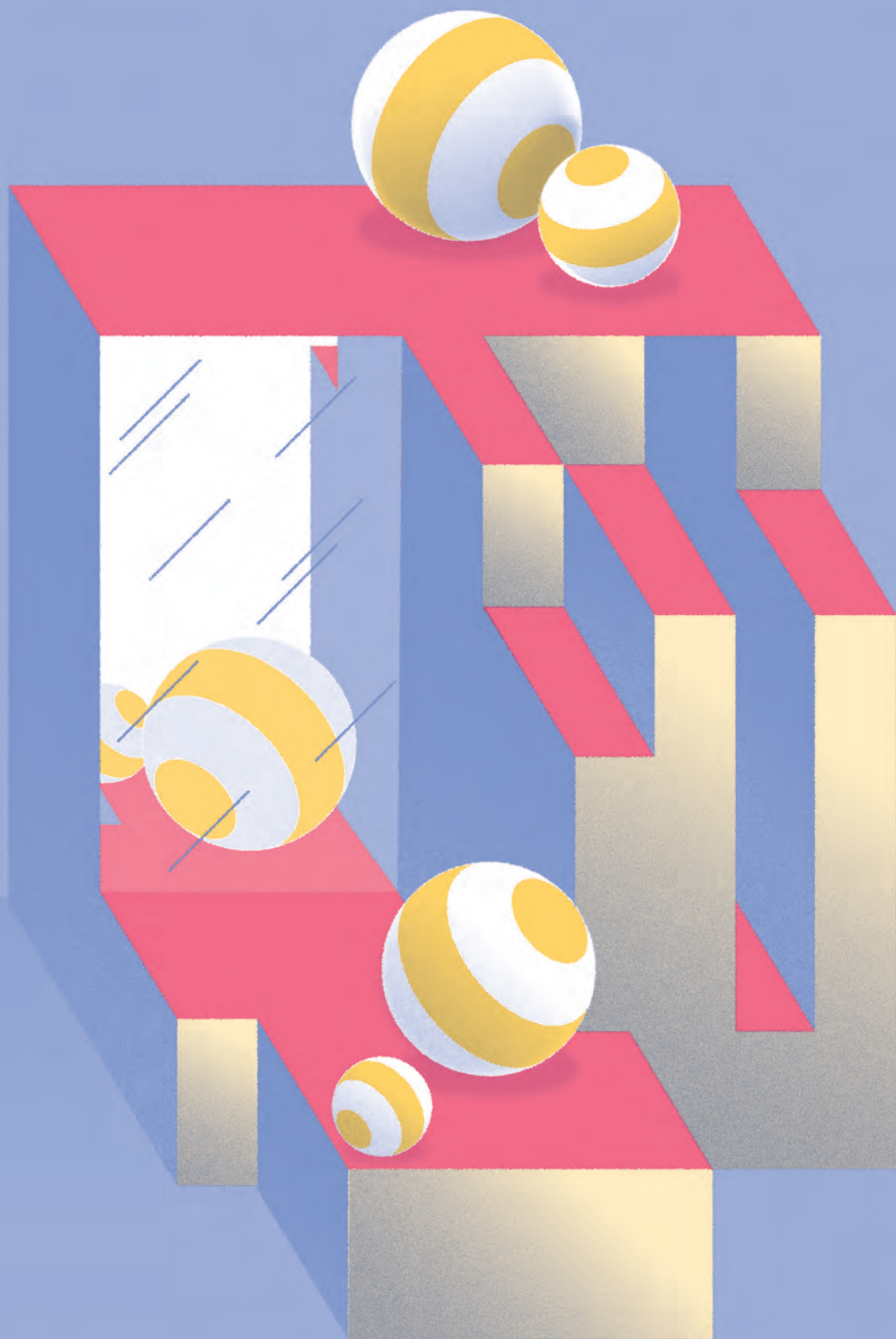
Il lui faut payer à nouveau. Peu importe, c'est un montant bien investi. Le musée lui demandera certainement, un jour ou l'autre, de faire affaire avec lui. Il se rend dans la pièce où sont exposées les atrocités de l'artiste dont il a déjà oublié le nom.

Son regard se pose sur chacun des recoins de la pièce. Ses sentiments se manifestent pour une deuxième fois. Il peut même sentir sa présence. Il analyse chaque personne présente, chaque plébéien, qui sont beaucoup moins nombreux que la veille, heureusement. Qu'importe si la personne qu'il a vue est ordinaire ou non. Lui, il ne l'est pas.

Enfin, il l'aperçoit ! L'entité se concrétise devant lui. Il s'approche, d'abord avec méfiance, puis d'un pas décidé. Il l'a retrouvée et elle lui appartient.

Devant la glace au fond de la pièce, maintenant devenue immense, il se tient droit. Il se regarde et se met à pleurer.

Sa soif de lui-même est insatiable.



Blanc

SYMBIOSE DES PIGMENTS DE NATURE DISCORDANTE TEL LE PREMIER DÉFERLEMENT DE FLOCONS SUR UN SOL GELÉ. DOUX COMME SES FIBRES DE COTON ET AUSSI AVEUGLANT QUE LE FLAMBEAU DU JOUR, CETTE NUANCE ASPIRE TOUTE L'ESSENCE DU DÉSIR HUMAIN.

Devant cette surface rectangulaire similaire au froid du Nord, un corps immobile y plonge son regard. Cet être recherche la quête de composition dont les morceaux sont écachés par l'existence. Sa cible première demeure la perfection, tandis que cette étendue unie ne demande qu'à être couverte par de distinctes nuances.

Figé comme la glace, cet être dessine de ses mains les cicatrices du passé. Ses fragments du corps, rattachés à ses mains, lui acquiescent le pouvoir de construire l'impensable. L'esprit se permet d'user de ceux-ci, transformant l'invisible en matière. Cette chair vive accueille les sentiments de toutes sortes. Une forteresse détenant ce qu'il y a de plus précieux, isolée, là où les serrures sont bien scellées.

Regardant le blanc dénudé de toutes intentions, il attend.

Il attend que les quatre murs de sa façade s'affaissent. Instantanément, d'un seul tremblement, l'opportunité est empoignée. Une fois ces murs en poussière, d'autres espèrent se bâtir. Dans les moments de brouillard, des villes entières sont plongées dans la pénombre. Certaines sont désormais complètement abandonnées désertes de souffle. Ce vide, inondé par les sens, trouve sa paire dans l'assemblage des pensées. Son silence est un élément des plus saturé, un langage par lequel la vérité est divulguée.

Muet, les mots enfouis en lui. Il attend.

La nature a horreur du vide. L'être humain regarde sans réellement en prendre la peine. L'aveugle voit la vie les yeux grands ouverts tandis que l'homme lui s'arrête à ce que lui indique sa vision. Une fois éveillée, sa vision se déploie sur un univers dépassant la sensation. La réalité demeure une conception basée sur les émotions, l'inconscient et les connaissances. Les sentiments forgent l'imagination, une construction virtuelle hantée par soi.

Les émotions déforment la réalité. Trop souvent, l'inconnu est synonyme de frayeur. Pourtant, il faudrait embrasser l'infâme à tout moment, poser un baiser sur le mal. L'imagination crée les notes de la mélodie des battements du cœur, le débit du sang qui circule dans les veines. Tristement, cette échappatoire s'évapore plus l'humain est contraint par ses responsabilités. Le devoir d'agir, de créer, construit un tout.

Debout, il attend.

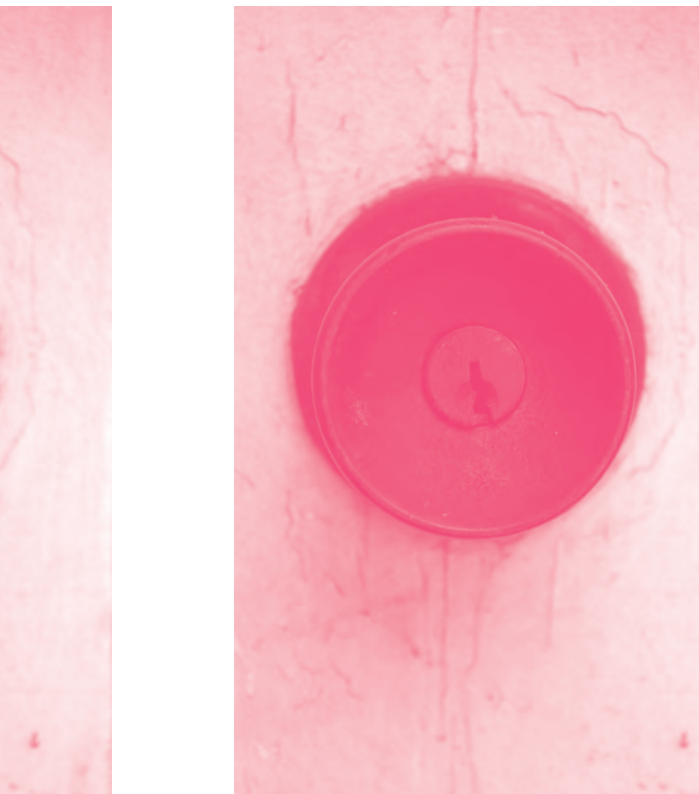
C'est un dialogue, un tête à tête, tel un pianiste face à sa partition. Tous deux usent de leurs habiletés de séduction afin d'entrevoir des maillons potentiellement accordables. L'inconfort est plaisant, chacun vomit les discussions des premières rencontres. Le regard figé devant tant de possibilités, il ne sait plus comment construire. Une courbe, un trait, un point, jamais ces marques ne graveront adéquatement le tissu aux fibres lissées.

Rongé par ce désir de créer, il espère pouvoir transposer l'image de ses pensées. La perfection attendue se faufile à travers cette surface représentant le goût amer de ses sentiments masqués. Lentement, sa main s'avance vers ce blanc qui n'attend que le premier mouvement. Le vide confronte alors la présence d'idées trop agitées. Une bataille contre lui-même, car la douleur de penser tue le charme de ce regard aveugle. Cette idée qui fleurit, cette beauté pétrie, attend avec extase d'être blottie aux creux des mailles salies.

Un pinceau tachant le blanc cassant.



Pute de luxe



1:03 AM. Numéro inconnu.

Dans un état hypnagogique, je réponds par réflexe pavlovien.

« Tu ne sauras pas mon nom. J'te donne dix minutes, pas plus. »

Incompréhension.

« Je fais ça depuis deux, trois ans. C'est temporaire. »

Obtenir une entrevue avec une escorte relève de l'exploit. Leur monde est quasi impénétrable, fermé, inextricable. Drogue, revenus non déclarés, acte en soi illégal, pourtant toléré par les autorités. Les raisons ne manquent pas quand vient le temps de refuser de répondre aux questions des plus curieux. Pourquoi accepter de briser le silence ?

Hésitation.

« Les femmes qui font ça, c'est aussi des mères de famille, des femmes mariées. C'est un monde secret, rempli de tabous. Elles ne peuvent pas prendre ce risque-là. Moi, je suis étudiante. C'est moins pire. Les gens ont droit de savoir ce qui se passe. »

Immersion dans l'univers des puttes de luxe.

QUAND L'ARGENT COULE À FLOTS

Certains ont les poches assez profondes pour que leurs fantasmes passent du rêve à la réalité et ils sont prêts à dépenser une fortune pour accéder à ces services. Qui sont-ils ? « Beaucoup de touristes, ça fait partie du *trip* de voyage. Sinon, je dirais des hommes aisés de 35 à 50 ans. Faut être *loadé*. C'est pas donné. » Le tarif moyen varie entre 175 et 250 \$ le taux horaire pour les agences, entre 250 et 500 \$ de l'heure pour les escortes indépendantes. « Plus t'as de *skills*, plus tu peux augmenter tes prix. »

Le fameux « *dinner date* », terme largement utilisé dans l'industrie, comprend la sortie au restaurant suivi de l'acte sexuel et vous soutirera facilement 1200 \$. Pareil pour la *GFE* (*girlfriend experience*), plus intime et personnalisée, qui peut coûter jusqu'à 1500 \$. L'apogée de la profession ne surprendra personne. « Le *week-end* de la F1. Tu peux passer une quinzaine de clients par jour. J'ai déjà gagné mon loyer pour l'année en une soirée. »

Montréal compterait plus de 3500 travailleurs dans l'industrie du sexe. Pour les plus cartésiens d'entre vous, imaginez plus ou moins toute la population de la ville de Percé travaillant pour l'industrie du sexe. Anodin ou pas, à vous de juger.

TOP 3

Faire face aux fantasmes les plus audacieux est chose courante dans le milieu.

« Nos patrons nous disaient d'essayer de satisfaire aux demandes les plus exigeantes, qu'il n'y a aucune limite. »

C'est à se demander si consentement il y a.

« Tu te fais demander toute sorte de choses. Ce qui sort de l'ordinaire, tu décides de le faire ou pas, sauf que tu peux charger plus donc c'est bien rare que tu refuses. »

« *Cash Rules Everything Around Me* » comme disait l'autre.

Palmarès d'une escorte montéalaïse.

5) Servir de meuble à un homme d'affaires.

La forniphilie, également appelée « objectification », est une pratique consistant à se servir de son partenaire comme d'un meuble : lampe, table basse, bureau, toilettes, chaise, etc.

« Il répondait à ses courriels sur mon dos, alors que j'étais à quatre pattes. Ça a duré une heure. Je me suis fait mille piasses. »

À noter qu'aucune relation sexuelle n'a été exigée de la part du client.

2) Personnifier la belle-mère d'un client.

La soceraphilie désigne le fait d'être attiré sexuellement par ses beaux-parents.

« Il a fait appel à moi par l'entremise d'un site d'agence. Il avait accès à des photos de casting et il m'a expliqué m'avoir choisi parce que je ressemblais à sa belle-mère. Il m'appelait Mireille tout au long de l'acte sexuel. »

1) Fétichisme. Extrême.

« Un homme voulait que je lui morde les testicules le plus fort possible tout en mettant des doigts dans son anus. Je t'épargne les détails. »

Un mot, messieurs : aouch !

CHIMÈRE

L'illusion est parfaite : glamour, champagne et gros billets. La vie rêvée qui cache une sombre réalité.

« Je fais ça par choix. J'aime le sexe et c'est payant. Je fais ça *on the side*, personne le sait et ça paye mes études. Sauf que c'est pas tout le monde qui est dans ma situation. »

Rappelons-nous Nelly Arcand, qui aurait travaillé comme escorte pendant ses études en littérature à l'UQAM. Elle raconte ses rencontres avec les clients et sa haine du métier dans *Putain*, paru en 2001. Seize ans plus tard, la profession est tout aussi présente, tout aussi payante, tout aussi alarmante.

« Les gens seraient surpris de l'ampleur du réseau au Québec. Montréal est une capitale mondiale du sexe. »

Montréal est donc devenue le théâtre de perversions non avouées, de doubles vies vécues en catimini dans l'inconfort d'une chambre d'hôtel et qui contribuent par le fait même à maintenir la gent féminine dans le moule de la femme-objet.

MON FANTASME

Dans mon fantasme à moi, chaque femme est aimée comme une mère, traitée comme une sœur et chérie comme une fille.

Avec du recul, mon fantasme n'en est pas un. C'est plutôt un objectif, un idéal, une aspiration, une possibilité.

À nous de décider.



Montréal techno : l'art numérique dans la rue

POUR LES GRECS ANCIENS, LE TERME « FANTASME » - OU *φάντασμα*, *PHANTASMA* - VOULAIT DIRE « APPARITION ». POUR LES LATINS, IL REVÊTAIT PLUTÔT LA SIGNIFICATION DE « FANTÔME » OU DE « SPECTRE ». LOIN D'ÊTRE UN CONCEPT ÉSOTÉRIQUE RELÉGUÉ À L'ANTIQUITÉ, CES FANTASMES SE MATÉRIALISENT AUJOURD'HUI GRÂCE À LA TECHNOLOGIE. INCURSION DANS UN MONDE IMAGINAIRE AUX FRONTIÈRES DU RÉEL.

C'est au début de l'été dernier que j'ai entendu parler pour la première fois de Cité-Mémoire, l'ambitieux projet célébrant les 375 ans de la métropole. Mon copain à l'époque — français — et un de ses amis — français lui aussi — s'étaient fait aborder par l'équipe de production. On leur avait demandé s'ils accepteraient d'être filmés, dans le cadre d'une création qui révélerait le vrai visage des Montréalais (l'ironie de la chose nous avait bien fait rire). Leurs jolis minois se sont ainsi retrouvés projetés sur les arbres du Vieux-Port, parmi les 375 autres qui composent l'œuvre intitulée *Le visage de Montréal*. À la tombée de la nuit, vous pouvez les rejoindre et ils vous confieront leurs secrets...

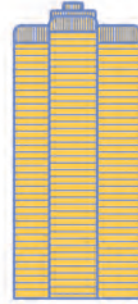
D'autres fantômes numériques peuplent les recoins du Vieux-Montréal. Oubliez les planches de Ouija, ces esprits-là sont invoqués de la manière la plus moderne qui soit : grâce à une application mobile. Surgissant littéralement des murs, des figures marquantes d'autrefois nous partagent leurs souvenirs. À travers eux, l'histoire de la ville s'illustre, composant une œuvre novatrice et émouvante en une vingtaine de tableaux. Je recommande fortement de partir à leur recherche, si ce n'est pas déjà fait (attendez la fin de l'hiver quand même, sinon c'est avec votre fantôme que les visiteurs risquent d'entrer en communication).

Cité-Mémoire est unique en son genre. Le projet s'inscrit néanmoins dans un courant qui semble s'ancrer à Montréal depuis quelques années. En effet, la métropole est devenue le terrain d'expérimentations fantastiques pour un nombre croissant de studios et d'artistes multimédia. Telle une galerie à ciel ouvert, les murs et bâtiments de la ville se couvrent de pro-

jections permanentes ou éphémères, injectant une dose de magie dans notre quotidien. Je ne dois pas être la seule à le penser, vu sa popularité grandissante, mais *Moment Factory* me paraît incontestablement LE joueur qui a redéfini les limites de l'art multimédia. L'entreprise montréalaise a établi sa réputation en concevant plusieurs installations artistiques immersives en milieu urbain. Chaque fois que je passe devant la façade LED de la Vitrine culturelle, dans le Quartier des Spectacles, je songe au fait qu'à sa place aurait pu se trouver une simple structure en béton gris, fade et monotone. Au lieu de quoi, des artistes ont été impliqués dans l'élaboration du paysage urbain. Résultat : la façade rayonne de mille feux, créant un spectacle lumineux et poétique devant lequel s'arrêtent les passants, transformés en spectateurs l'espace de quelques instants.

Ce ne sont là que quelques manifestations de ce que l'art multimédia parvient à accomplir, mais Montréal recèle de nombreuses créations du même acabit. La pertinence d'un tel phénomène ne peut être assez soulignée. À l'heure où l'économie capitaliste et l'individualisme prennent une importance grandissante, pareilles installations ont le pouvoir, pour reprendre les mots de *Moment Factory*, « de construire une solidarité sociale, de rassembler les gens et de créer quelque chose de merveilleux. » De plus, cette tendance à agrémenter les rues d'art rend celui-ci non seulement accessible, mais également inclusif, pour un public moins habitué à fréquenter les lieux culturels traditionnels — musées, galeries et autres sites payants et potentiellement intimidants.

Un véritable processus de démocratisation citoyenne peut alors s'amorcer. Au-delà de leur fonction d'esthétisme ou de divertissement, pareils projets lancent une réflexion collective sur le rôle sociétal de la culture et de l'imaginaire et sur la place que nous souhaitons leur attribuer. Grâce à nos fantômes d'aujourd'hui, nous bâtissons, peut-être, notre fantôme de demain.



ILLUSION

ILLUSION

ILLUSION

ILLU

ILLU

ILLU

ILLU

MATISSE HARVEY

Identités immiscibles

ÉDOUARD GUAY

Monsieur Mystère

CAMILLE CHARETTE GAGNÉ

Je ne suis personne

MÉLINA SOUCY

2/7 d'un fantôme

NAOMIE GELPER

Tu me suis, donc je suis

THOMAS LITALIEN

Une histoire dont
ils sont les héros



Identités immiscibles

UN VENT FORT SECOUE LES FONDATIONS DE LA MAISON. TU LE SENS QUI SE RUE SUR LES MURS EXTÉRIEURS SANS MODÉRER LA FORCE DE SON SOUFFLE. LES PILOTIS TIENNENT BON DANS LE PERGÉLISOL, CE SOL GELÉ OÙ RIEN NE POUSSE, OÙ NI LES SAISONS NI LES MOISSONS N'EXISTENT. LES YEUX FERMÉS, TU TE LAISSES BERCEUR SUR TON LIT PAR CE MOMENT ENIVRANT QUI TE RAPPELLE D'OÙ TU VIENS. OÙ TU ES. QUI TU ES. À CET INSTANT, TU TE DIS QUE TU N'AURAS JAMAIS DÛ QUITTER IVUJIVIK

Δ>ᐅᐅᐅᐅ

« Là où les canards pondent ». Le village qui, du haut de son 65^e parallèle, se mérite le titre du plus au nord du Québec. *Ton* village. Tu l'as quitté il y un an pour la métropole montréalaise, celle qui te paraissait comme la seule échappatoire à ton hameau désertique, leurre d'une vie saine et paisible. Tu te souviens encore de t'être trop fiée à toutes ces publicités à la télévision. Ces malignes distorsions de la réalité du Sud. Elles ont eu raison de toi, Evie, parce que la première chose que tu as faite en posant les pieds sur le tarmac de l'aéroport de Dorval, c'est de diriger vers un *McDo*. Repère intangible d'un monde pourtant si inconnu. Tu pensais changer de vie. Devenir celle que tu suivais religieusement dans les télééries de Blancs. Sauf qu'en troquant ton village pour la grande ville, tu as sonné le glas de ton identité inuite. Là-haut, tu t'es projetée dans cette vie fictive comme un enfant rêve de devenir une *rockstar*.

Il y a un an, le cœur déchiré par ta rupture amoureuse, tu as décidé de t'enfuir. Tu voulais partir loin de ta maison surpeuplée, de tes frères qui *sniffaient* de la colle en rentrant de l'école et de ta *job* à la Coop. Tu t'es sentie libre quand le Dash-8 d'Air Inuit a pris son envol vers le sud. Invincible.

À Montréal, c'est ta tante Maata qui t'a gentiment hébergée dans son appartement de Dorval. Tout allait bien au début, sauf que c'est allé de mal en pis. Ce n'était pas juste le manque d'argent pour subvenir à tes besoins, c'était l'absence totale de repères. Troquer le silence immuable de la toundra pour le brouhaha permanent de la grande ville, c'est franchement déroutant. Au Nunavik, le seul vacarme vient des motoneiges, vos bolides nordiques, qui bravent tous les blizzards. Le métro, les centres d'achats, les gratte-ciels, les feux de circulation, les taxis, les autoroutes, les stationnements, le centre-ville, les bars. Les saq et la bière pas chère. Ça faisait beaucoup, tout d'un coup, de s'acclimater à cet environnement surstimulant.



Les moyens de ta tante ne lui permettaient plus de t'héberger. Tu as fini par te tourner vers l'option que tu redoutais : quêter. Supplier passivement du regard tous ces passants pressés et dépassés par leur vie. Ces Blancs. *Qallunaat*. Ils n'en ont rien à faire de toi, parce que tu ne fais même pas partie de leur identité nationale. La majorité d'entre eux ne savent même pas placer Kuujuaq sur une carte du Québec. Au fond, tu te doutes que ce n'est pas de leur faute, parce qu'on a toujours minimisé l'importance de leur apprendre la richesse de ta culture.

Tu avais envie de croire en Dieu, Evie. Tu avais envie qu'il vienne t'aider et te sorte de là. Sauf que tu as toujours douté de lui. Les saints sont arrivés en retard dans le Grand Nord. Ils n'existaient tout simplement pas avant les années 1950. C'est à partir de cette période que l'évangélisation de tes ancêtres est allée de pair avec le pillage de leurs ressources. Le gouvernement fédéral a créé quatorze villages pour vous sédentariser. Il a fondé des pensionnats en proscrivant l'inuktitut, votre langue désormais striée par des termes anglophones. Ce brave gouvernement a décidé de vous éduquer, vous, les sauvages, les incompris. Ce peuple faussement affranchi qui dépend de toutes les ressources qu'a mises à votre portée le gouvernement. En vous faisant perdre tous vos repères et votre identité, il a tracé une frontière toujours plus grande entre votre culture et celle des Blancs. Une autarcie devenue oisiveté. *Nunavik*. « Notre territoire ». C'est ironique, je trouve.

Il t'a fallu dix mois pour réaliser que c'était assez, suppliant ta tante de t'avancer le montant du billet d'avion. Tu es revenue chez toi en portant un baluchon émotionnel surchargé. Tu pensais changer de vie, Evie, et c'est ce qui est arrivé. Maintenant, tu revêts ton identité inuite avec une fierté que tu n'avais pas auparavant. Tu ne fantasmes plus sur cette fausse liberté à laquelle tu as goûté. Tu préfères te rappeler qu'ici, tu sais qui tu es. *Taima*.

C'est fini maintenant.

Monsieur Mystère

Le rideau tombe, comme la lumière.

Tout commence par un rêve, on ne sait trop s'il faut être rassuré ou inquiet. La noirceur et le silence, soudain, sont brisés par un jazz stylé et chaleureux. Bercés par l'inconnu, des couples dansent le *swing* sous les applaudissements de la foule. Parmi eux, une jeune actrice s'avance, tout sourire, pour mieux disparaître. A-t-elle déjà existé ailleurs que dans ce mirage ?

Puis, le chaos.

Les voitures roulent à contresens, à vive allure. Elles zigzaguent frénetiquement, faisant crisser leurs pneus dans le silence de la nuit. Au même moment, une dame à l'allure distinguée est menacée d'un revolver sur la banquette d'une voiture. Le crime est interrompu par les lumières des deux véhicules surgissant de nulle part... Dans la nuit, la dame distinguée, amnésique, blessée, erre sur la route de *Mulholland Drive*, direction Los Angeles...

* * * *

Dans un autre univers.

Un rideau bleu se lève sur la ville de Lumberton, Caroline du Nord. Dans un paisible quartier, bercé par la voix romantique du crooner Bobby Vinton, Monsieur Beaumont arrose sa pelouse. Il s'écroule soudainement au sol, victime d'une crise de cœur presque fatale, pendant que, sous la terre, se battent des coléoptères. Peu de temps après, en revenant de l'hôpital, son fils Jeffrey trouve sur un terrain vague une oreille humaine en décomposition.

Un fantasque à deux temps se dessine.

La fantaisie et les aspirations se bousculent avec l'hystérie, les cauchemars prophétiques et le mirage du bonheur. Les gradations de la bande sonore rendent le tout d'autant plus déséquilibré.

* * * *

Bienvenue dans la tête de David Lynch.

La symbolique psychanalytique du cinéaste, empreinte de noirceur et d'absurde, en fait sourciller plus d'un. Maître incontesté d'un cinéma surréaliste fragmenté, énigmatique et angoissant, cet homme sans compromis laisse peu de clés pour démystifier son œuvre. Cette façon de jouer avec les codes et de brouiller les pistes à l'aide d'univers contrastés et angoissants est probablement son plus grand fantasme.

Les adeptes de sa filmographie remarqueront bien vite que Lynch est un cinéaste obsessionnel pour ne pas dire délirant. Les protagonistes *lynchéens* sont souvent pourchassés par un horrible danger, qui prend la forme d'un dangereux maniaque.

Les personnages féminins de Lynch ajoutent souvent une dose de mystère dans son œuvre. Elles représentent l'inaccessible par leur magnétisme et leur sensualité. À la fois fortes et vulnérables, elles sont remplies de paradoxes. Le cinéaste les représente souvent en duo : l'une est brune, l'autre est blonde, l'une est subversive et assurée tandis que l'autre est sage et naïve. Attention toutefois de ne pas tomber dans le piège. La femme en apparence naïve finit par être un personnage fort et central dans l'intrigue tandis que la « fatale » est prisonnière de son monde et nous dévoile progressivement des faiblesses importantes. Ces personnages féminins sont la source d'un mystère profond et restent très énigmatiques. Elles représentent davantage des symboles que des êtres humains.

Le cinéaste se plaît à représenter des troubles inclasables, digne des pires cauchemars. Les personnages les plus bizarroïdes de son univers ne sont jamais clairement définis. Le trouble dissociatif de la réalité dont semble être atteint le personnage de Fred Madison dans *Lost Highway* en est un bon exemple. Condamné à la peine capitale pour le meurtre de sa femme, Madison est sauvé par l'Homme mystérieux, un personnage inquiétant et omniscient, qui semble être une déclinaison de lui-même. Par la suite, l'Homme mystérieux lui fera revivre le même cauchemar sous différentes personnalités. Cette folie labyrinthique sera une sentence bien pire pour Madison que la peine capitale. Bien malin celui qui saura en distinguer le vrai du faux.

Aujourd'hui, David Lynch, qui n'a pas fait de film depuis onze ans, a troqué la caméra pour la guitare et les synthétiseurs. Son univers complexe prend aujourd'hui la forme d'albums musicaux (*Crazy Clown Time* en 2011 et *The Big Dream* en 2013). À l'âge de 71 ans, le cinéaste reste discret, ce qui ne veut pas dire qu'il est à la retraite pour autant. Alors que sa mythique série télévisée *Twin Peaks* est sur le point de ressusciter, ses admirateurs ne peuvent que se poser la question : reviendra-t-il un jour au cinéma ? La réponse est aussi claire que son univers.



A FILM BY DAVID LYNCH

MULHOLLAND DR.





Je ne suis personne

«ELLE EST SURTOUT BELLE, TRÈS BELLE. ELLE A DE GRANDS YEUX, UN VISAGE PARFAITEMENT SYMÉTRIQUE ET UNE PEAU ÉPURÉE. SES CHEVEUX SONT LONGS ET NATURELLEMENT ÉPAIS. ELLE A DES LÈVRES PULPEUSES ET UN SOURIRE DE PORCELAINE. ELLE EST GRANDE, MINCE ET FERME, MAIS POSSÈDE DE BELLES COURBES. SES JAMBES SONT INTERMINABLES, FINES, MAIS MUSCLÉES. ELLE SE FAIT DÉSIRER PAR LES HOMMES ET FAIT JALOUSER LES FEMMES. ELLE SOIGNE SON APPARENCE ET PORTE UNE ATTENTION PARTICULIÈRE À CE QU'ELLE PORTE. ELLE AIME LES BELLES CHOSES, MAIS N'EST PAS SUPERFICIELLE POUR AUTANT.»

Les filles des années 50 apprenaient à être des femmes. Être femme était un travail. Leur image était déjà dessinée, leur carrière tracée d'avance par la société de l'époque. Ce qu'on attendait d'elles était clair, net, précis et sans artifice. C'était l'école de la femme, un entraînement rigoureux. Son homologue, la femme contemporaine, est libérée et indépendante. Elle peut écrire sa propre histoire et être l'actrice de son propre film. Le tableau se complexifie lorsqu'il est question de la définition vague de ce qu'est désormais une femme. Qui est-elle ? À quoi ressemble-t-elle et à quoi aspire-t-elle ? L'image de la femme semble s'embrouiller à mesure qu'elle s'émancipe.

«Elle est aussi charmeuse, mais pas trop, car elle ne serait pas prise sérieusement. Elle est intelligente et sait mener une conversation animée et cultivée. Lorsqu'elle parle, elle est écoutée. Elle est toujours en mesure d'offrir son opinion, mais sans jamais s'imposer. Elle est respectée et nous n'hésitons pas à lui demander conseil sur tout et sur rien.»

Si autrefois la femme semblait prisonnière des standards de la société, elle n'en semble pas plus libérée aujourd'hui. Jadis, la femme n'avait pas à remettre en question ses aspirations aussi facilement, car elle sentait la pression de se conformer à des standards, contrairement à l'ère actuelle, où il existe une combinaison d'innombrables possibilités. La femme peut facilement s'y perdre en essayant de se conformer à tous les stéréotypes idéalistes véhiculés dans notre société, qui sont la plupart du temps inatteignables. À force de répéter sans cesse la même chanson, la femme actuelle ne devient-elle pas alors prisonnière de ces standards ?

«Elle est ambitieuse, déterminée et passionnée. Elle sait fermement ce qu'elle veut dans la vie et sait comment l'obtenir. Elle est indépendante et responsable. Son travail est important et c'est une femme affirmée qui inspire le respect tout en demeurant humble et digne.»

Les discours d'acceptation sont de belles paroles qui font croire que la femme peut faire ce qu'elle veut. Cependant, dès qu'elle sort du moule les choses se corsent. Elle devient critiquée. Au fond, la société n'est peut-être pas habituée au modèle plus singulier. Puisque la puissante image de la femme parfaite et idéale est véhiculée à grande échelle, il devient difficile de s'en départir. Existe-t-elle vraiment ? Si aujourd'hui dans notre société hybride, où les identités se multiplient, les sexes se confondent et les orientations se mélangent, sommes-nous obligés de nous entêter à définir la féminité ?

«Elle est douce, gentille et ne perd jamais son sang-froid. Elle sait toujours comment réagir de façon distinguée et mature. Elle a de bonnes valeurs et son éthique est sans failles. Elle est responsable et organisée. C'est avant tout une amie le jour et une amante le soir, mais aussi une mère de famille. C'est la femme à garder, celle à marier. Une vraie. Une bonne. Pas simplement une de rêve, comme le chante Claude Dubois.»

Mesdemoiselles, sachez être patientes. L'identité se bâtit avec le temps et sa construction ne concerne que vous. Il s'agit d'un projet ambitieux, le projet d'une vie, mais réalisable.

Et moi, qui suis-je ?



32

2/7 d'un fantasme

Mes genoux sont mous et mes paumes pleurent de joie. À 21 ans, j'ai réussi à rencontrer deux de mes idoles sans l'aide de la très regrettée émission Fan Club, émission de VrakTV qui permettait de réaliser ce projet utopique. Après plusieurs échanges de courriels et maints moments d'attente, la Fondation rêve de jeune adulte a reçu mes prières. Voici le résultat d'une entrevue ludique avec Dave Bélisle et Julien Corriveau, membres du groupe humoristique composés de sept artistes, les Appendices. Le tout, réalisé par une admiratrice qui essayait de se cacher derrière son rôle de journaliste.

EST-CE QUE ÇA A ÉTÉ DIFFICILE DE SE RENOUELER POUR L'ÉCRITURE DE VOTRE NEUVIÈME SAISON ?

D : Étonnamment, je dirais que cette année a été l'une des plus faciles à écrire. Chaque année, on arrive en début de saison et on se demande si on va être capable. Mais le concept joue pour nous, on peut faire ce qu'on veut tout le temps. Chaque année, il y a des univers qui se créent et des univers qui se perdent.



PEUT-ON S'ATTENDRE À UNE DIXIÈME SAISON ?

D : On n'en a aucune idée. C'est sûr que le financement joue dans la balance. L'autre affaire qui va jouer beaucoup c'est qu'il y a un nouveau directeur de la programmation à Télé-Québec. À chaque fois qu'il y en a un nouveau, il veut faire sa marque, alors il ajoute et retire des émissions.

J : S'il y en a une, ce sera une saison *All Stars*. On réinviterait les personnalités publiques qu'on a le plus appréciées ou que le public a le plus aimées, en revisitant certains sketches qu'ils ont faits.

AVEZ-VOUS DES PROJETS CHACUN DE VOTRE CÔTÉ SINON ?

D : On a tous nos projets individuels, mais il n'y a jamais rien d'aussi l'un que les *Appendices*. Peu importe le projet, même si c'est plus payant, plus créatif. Puis on ne se le cachera pas, c'est la grosse partie de notre salaire annuel. Le contexte fait en sorte que nous ne pourrions pas continuer bien des années, parce que le budget est toujours le même depuis l'an 1. Bien que les salaires augmentent, le coût des caméras augmente, les coûts de postproduction augmentent aussi.

C'EST ÉTONNANT D'ENTENDRE ÇA, CAR LA DIRECTION ARTISTIQUE ET LA POSTPRODUCTION DE VOS ÉMISSIONS SONT DE PLUS EN PLUS BELLES !

D : On travaille de plus en plus fort ! (rires) C'est ça qui donne l'impression qu'on a plus de budgets. C'est pour ça qu'on propose que s'il y a une saison dix, ça risque d'être la dernière, car on ne peut plus continuer à travailler avec ces conditions-là.

LORS DE L'ÉCRITURE, EST-CE QUE ÇA VOUS ARRIVE DE PROPOSER DES SKETCHS QUI NE REÇOIVENT PAS L'APPROBATION DE VOS COLLÈGUES ?

D : Ça arrive tout le temps. Tu vois, Monsieur Moustaille, ça a pris trois ans avant qu'il apparaisse à la télévision.



POUR VRAI ? C'EST POURTANT UN DE VOS PERSONNAGES LES PLUS APPRÉCIÉS, POUR SON INTONATION MONOTONE, SES LONGS SOUPIRS ET SON ABSENCE D'ENTRAIN.

D : Au début, on ne comprenait pas c'était quoi. C'était l'idée à Julien, il s'appelait Monsieur Bizarre. C'était vraiment rien. En transformant son idée en capsule de conseils, quelque chose est né. Il n'était pas destiné à une série de sketches avant la folie qu'il a engendrée

AVEZ-VOUS DES HISTOIRES EMBARRASSANTES DE JEUNESSE ?

D : Quand j'avais 15 ans, dans mon cours de karaté, il fallait faire 100 redressements assis en équipe. Ma partenaire était une madame de 52 ans. Il y avait une personne à quatre pattes et l'autre mettait ses jambes par-dessus l'autre. Arrivé au cinquante-neuvième, j'ai fait un très gros *pet* sur la madame, dans le gym très silencieux. Il y a des gens qui m'ont applaudi. Plus tard, pendant mon stage en enseignement, j'ai recroisé cette dame. C'était la directrice de l'école.

SI MÉCHANT CHANGEMENT ÉTAIT VENU RÉNOVER VOS CHAMBRES D'ADOS À QUOI ÇA AURAIT RESSEMBLÉ ?

J : Ils auraient fait une thématique *Pink Floyd*. J'espère qu'ils m'auraient donné des guitares. Je capote toujours là-dessus.

D : Moi ça aurait été *Austin Powers* à fond. *Super Sixties*, avec du velours partout!

Avant de partir, mes deux idoles m'ont fait l'honneur de jouer avec moi à un jeu que j'avais inventé pour eux. Il s'agissait d'une version du jeu d'alcool *Fuck You*, entièrement basé sur leurs sketches. C'est cependant avec du café que nous avons joué, entre autres, à « Si j'avais un enfant, je l'appellerais » et que Dave n'a pas réussi à se souvenir du nom interminable que nous avons concocté : Gilles Maximilien Steve Jean Beausoleil Poitras. Garder mon professionnalisme pendant cette entrevue fut certainement mon plus grand défi journalistique. Mon fantasme demeure incomplet. Je rencontrerai un jour le 5/7 manquant. Prends ça, Yan England.

Tu me suis, donc je suis

INSTAGRAM PUBLIÉ IL Y A 13 MINUTES: PHOTO D'UN CAFÉ AU LAIT, CRÈME FOUETTÉE. À CÔTÉ, UNE GAUFRE ET UN PETIT POT DE SIROP D'ÉRABLE RÉTRO. TOUT ÇA, SUR UN FOND DE COUVERTURE BLANCHE.

FILTRE VALENCIA. — 43 MENTIONS J'AIME

— AH! LA CHANCE, LE PETIT-DÉJ' AU LIT UN JOUR DE SEMAINE ET, EN PLUS, ÇA A L'AIR BON

Avec l'arrivée des réseaux sociaux est aussi née cette obsession de bien paraître aux yeux des autres. Avoir l'air heureux est, dans une certaine mesure, plus important que de vraiment l'être. Ce n'est pas nouveau. Que ce soit l'enfant sous le regard attendri de ses parents ou le professeur admiré par ses jeunes élèves. Être né avant ou après les années 2000 n'a rien à voir avec cette tendance. L'humain veut être admiré. Il fallait néanmoins rencontrer une personne de son vivant, ou encore entendre ce qu'il se disait de la bouche de ses proches, avant de se faire une opinion sur sa vie. Les conversations des soupers de famille ont été troquées par l'omniprésence des téléphones cellulaires à table et la présentation formelle de sa nouvelle copine par un lien Facebook envoyé à grand-maman. Faire croire aux contes de fées est devenu une facilité.

INSTAGRAM publié il y a 13 minutes : J'ai pris 17 minutes à prendre ma photo et mon café est froid et imbuvable. J'ai fini par le renverser sur ma nouvelle couverture blanche à 60 \$.

Il est difficile de savoir qui réprimander. Les enfants de la génération Z sont ceux nés après la seconde moitié des années 1990. Ils ont grandi, malgré eux, en côtoyant de près les technologies de l'information et de la communication. Les experts disent de ces jeunes qu'ils sont narcissiques, paresseux, mais aussi curieux et indépendants. Ils communiquent par textos, ils regardent *Netflix* et, pour eux, devenir célèbre ne tient qu'à un égoportrait ou une vidéo virale. Ces jeunes, c'est moi, c'est peut-être toi.

Avec l'acquisition du premier téléphone intelligent rime la tentation malsaine d'espionner autrui et de maquiller sa vie pour faire envier. Tout le monde le fait. On se déguise, on met en scène une existence que nous ne vivons pas, on cache le laid, on embellit des parcelles de nos personnalités.

Pris dans un tourbillon de « j'aime » et de « vues », chacun aspire à atteindre le sommet du palmarès des gens appréciés, mais surtout enviés. Projeter notre image construite sur mesure, mais aussi assister au quotidien de vagues connaissances fait partie de nos vies. Nous fantasmons tous sur la vie des autres, prisonniers des illusions.

Il y a une ligne entre la vérité et la fiction.

Bombardée de segments de perfection, notre génération scrute la vie des autres en format carré et les panoramas de paysages à couper le souffle depuis l'adolescence. Avant d'avoir à heurter le mur du faux en réalisant que tous nos souvenirs n'étaient que fantasmagorie, prenons conscience de la futilité de nos mises en scène. Prouver que notre vie est plus amusante que celle du voisin n'est certainement pas ce qui restera important. Dans quelques années, alors que la joie s'emparera de vous pour une raison ou une autre, la caméra sera loin derrière. L'instant d'euphorie sera un spectacle intime partagé que pour vos yeux.



éternelle.raquel
Melbourne, AU >

pru.halliwell
Magog, QC >

tacos.melon84
Moncton, NB >

♥ 842 likes

♥ 267 likes

Une histoire dont ils sont les héros

36



SIROTANT SON *WHITE RUSSIAN*, LE HÉROS OBSERVE SON MEILLEUR AMI ESSAYER DE JOUER AUX QUILLES. IL TENTE DÉSESPÉRÉMENT D'IMPRESSONNER SA DATE À COUP DE DALOTS.

Voyant finalement son copain réussir à quitter avec sa concubine, sa mission de *wingman* est accomplie. D'un coup de poignet, il ingurgite les trois quarts restants de son quatrième *cocktail*, puis prend la direction du bar de l'autre côté de la rue.

C'est un endroit plutôt calme, sauf pour les bruyants qui s'excitent à jouer aux dards dans le fond. Il s'assoit au bar, dont le mur arrière est décoré d'un grand fusil. Plus précisément, un *shotgun*. Le vieux barman l'ennuie avec ses histoires et, plusieurs bières plus tard, le héros prend la direction des toilettes.

Presque rendu, un objet lui mord la fesse droite : « OUCH ». Les bruyants, maintenant saouls, ont réussi à largement rater leur cible. Essuyant quelques jurons, il retire le projectile de son jambon et marche maladroitement jusqu'à la salle de bain. Une fois la vessie vidée, son ventre gargouille profondément. La quête aux *munchies* commence.

Maintenant dehors, le héros est mentalement préparé à braver le froid. Un autobus s'arrête sans crier gare. Le pilote s'appuie alors sur la porte entrouverte : « on peut t'aider à monter ? » Le héros ne pose pas de question, s'empresse de monter puis s'assoit au fond. « Terminus ! », entend-on quelques instants plus tard.

Le protagoniste est à peine descendu du bus qu'une tempête se lève. Des millions de flocons verglaçants fouettent son visage. Il est debout, la bouche entrouverte de laquelle déborde un coulis de salive. Il lui est très difficile de distinguer, à travers la tempête, la grosseur de la montagne de neige devant lui.

Il grimpe alors quelques minutes qui lui paraissent des heures, une montagne enneigée et cruellement glacée. Cette dernière s'effondre pratiquement à chaque maigres pas qui lui est permis de réaliser à travers un vent démoniaque.

À mi-chemin, le héros s'agenouille, épuisé. À l'aube du désespoir, une voix familière s'élève dans sa tête. « Héros. Tu dois te rendre chez toi, la récompense t'attend », souffle-t-elle gentiment dans son esprit. Soulevé par cette intervention, le héros se remet en route. Les morceaux de neige s'écroulent sous chaque pas décidé qui le propulse vers le sommet.

Finalement arrivé au sommet, il se tient, debout, sur une butte de neige d'Hochelaga-Maisonneuve. Figé un moment, il aperçoit une énorme boule rouge-orange devant lui ; le soleil se lève et la tempête s'est calmée. Apaisé, le vent lui caresse les cheveux et sa destinée lui caresse l'esprit. Plus qu'une seule étape le sépare de sa récompense.

Regain d'énergie. Le héros active ses jambes. Il dévale la petite pente qui le sépare de la rue, puis la traverse sans se soucier un seul instant du trafic ambiant. Un klaxon, un claquement de porte, des bruits de pas dans les marches.

Soudain, des effluves embrassent ses narines. Une odeur de croûte fraîche, grillée à la perfection, accompagnée d'une chaleur réconfortante. Un parfum qui lui rappelle ses souvenirs d'enfance. Des douces chansonnettes murmurées par sa mère dans son berceau jusqu'au bien-être eudémonique qu'il ressentait en rentrant chez lui après une longue journée à construire des forts de neige avec son meilleur ami.

Le héros se secoue la tête, finit d'enlever ses bottes et court vers la cuisine. Par excitation, il rentre dans la pièce où réside sa destinée à pleine vitesse. Il réussit à freiner, fonçant dans le garde-manger. Il tourne la tête à droite ; une lueur dorée, pratiquement aveuglante lui gifle le visage. Il le voit, les rebords fromagés fondus à la perfection, les croûtes juste assez braisées, le tout assemblé en un délice gustatif incomparable.

Le héros regarde son précieux et sourit naïvement. Un vrombissement. Oh non. C'est le garde-manger, il s'écroule. La vieille porte d'armoire craque, elle flanche. Du cabinet s'échappe un amalgame de nourriture, allant de chips au sel et vinaigre à la sauce pour spaghettis en conserve périmée, en passant par des boîtes de *Twinkies*. L'entité se met à déferler vers le héros, sous forme d'une gigantesque boule durcie par l'épreuve du temps. Il prend ses jambes à son cou.

La lueur dorée et fondante s'intensifie, pas à pas. L'avalanche d'aliments finit par s'écraser complètement au sol, au même moment où notre héros met la main sur son saint Graal.

Épilogue – Ce *grilled cheese* était délicieux.

MAUDE-ÉMILIE ST-PIERRE

Tout nu dans un char,
pas dans l'Eldorado

CORINNE BLAIR

Relecture: amalgame de pensées

CHLOÉ GRANGER

FéminiX

NAOMI AUGER

Les fesses

GABRIEL BERNIER

«Gens du pays»

VÉRONIQUE SÉNÉCAL

Tr()uver son fantasme



Tout nu dans un char, pas dans l'Eldorado

UN MATIN, NOUVEAU-MEXIQUE, É.-U..

JEN : Hubert, ouvre tes yeux.

Il ouvre ses yeux, mais les referme rapidement. Sa rétine est attaquée par les dizaines de filaments lumineux qui pénètrent la fenêtre sale de sa Tercel.

JEN : J'ai la jambe engourdie pis une grosse envie de pisser. Faut que je sorte.

Il la regarde. Elle est nue, lui aussi d'ailleurs. Leurs deux corps sont enlacés maladroitement sur la banquette arrière. Elle se défait de son étreinte, agrippe le banc du passager et se hisse vers l'avant. Il la regarde. Il ne sait pas si c'est la courbe de ses hanches ou son mal de bloc qui le rend aussi ému devant sa splendeur.

JEN : Passe-moi un *t-shirt* ou quelque chose.

Ils sortent. Elle s'éloigne à la recherche d'un arbre. Il observe l'endroit où il a arrêté sa voiture la nuit dernière. Un chemin de terre. Un champ. Du vide à perte de vue.

JEN : C'était une idée de marde, je le sens.

Elle sourit et s'assoit sur le capot.

Il l'entend, son cellulaire qui implose dans le coffre à gant. Une trentaine de messages qui n'auront jamais d'écho. Ce n'est pas grave. Dans quelques heures, son bazou et tout ce qui vient avec seront abandonnés quelque part au Mexique. Ils commenceront par là.

Ils ont pris la route, deux grands niaiseux en quête d'un vent plus doux. Mais ce matin, le vent a pris son trou.

JEN : Je pense qu'on commence à y être.

HUBERT : Être où?

JEN : Dans l'inépuisable.

48H PLUS TÔT À STANSTEAD, QC, COUCHÉS DANS L'HERBE

HUBERT : Jen, je te le dis.

On peut partir demain, sacrer notre camp.

JEN : T'es complètement défoncé.

HUBERT : Non, non. Écoute. J'ai 25 ans, je vis chez mes parents, j'ai pu de blonde, mes *chums* de gars m'haïssent parce que je suis tout le temps trop souül... C'était pas la prémisses de mon album de finissant.

JEN : Tu exagères.

HUBERT : On va partir avec le *cash*, se cacher dans une hutte au fond des Laurentides pis quand le monde nous auront oubliés, on va crisser notre camp en Colombie.

JEN : Voyons donc.

HUBERT : Tu vas t'appeler Rosabelle pis moi, Enrique.

JEN : On ne volera pas 25 000 *piasses* à ton grand-père!

HUBERT : Il chierait de l'argent qu'il s'en rendrait pas compte.

JEN : Toi, la moralité, c'est-tu un concept qui te rappelle quelque chose?

HUBERT : Rosabelle, as-tu envie de t'enraciner dans l'impossible avec moi?



JEN : ...Et par cette formulation, tu me rappelles à quel point t'es défoncé.

HUBERT : Quand j'avais 15 ans, j'ai imaginé ma vie. Comprends-tu Jen ? J'avais une quête précise, peu d'espace pour les accrocs. Je voulais que ma vie soit droite, rangée parfaitement entre la maison, les enfants pis la job.

JEN : On veut tous la même chose à 15 ans parce qu'on connaît rien.

HUBERT : Sais-tu ce qu'on mérite Jen, toi pis moi ? On mérite l'Eldorado.

JEN : L'Eldorado ?

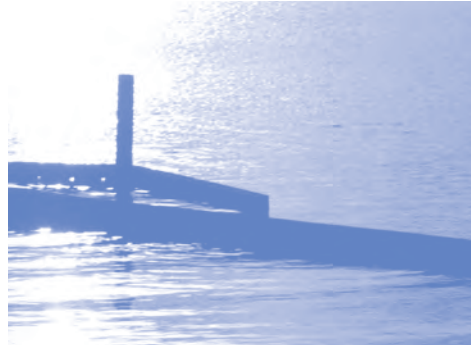
HUBERT : Oui, Jen. L'or, l'abondance.

Je veux me baigner dans la lagune de la Guatavita pis en sortir plus gold que la *Trump Tower*.

JEN : Tu sais que...ça n'existe pas vraiment hein ?

HUBERT : Mais mettons que j'ai envie d'y croire, à l'inépuisable ? Mettons que je crois au concept d'une ressource infinie. Parce que c'est ça qui est important non ? La corrélation entre la croyance pis le concept.

JEN : Tu vas loin mon gars.



HUBERT : Je veux tout. Un doctorat en neurobiologie, un casse-croûte sur le bord de la 10. Je veux un band, la tournée, le *vanne* pis les filles qui viennent avec. Je veux un condo à Miami quand l'hiver sera trop frette pis un *shack* pour aller me perdre en Estrie. Je veux faire une retraite silencieuse chez les bouddhistes pis me péter la face dans un rave deux jours après. Je veux le monde. Je veux l'amour. Je veux le sexe tout le temps, avec tout le monde, avec toi, pourquoi pas ?

JEN : Tu pousses ta *luck* un peu...

HUBERT : Je veux me réveiller chaque matin et que ma vie soit absolument et inconditionnellement inépuisable. Si je te disais que je veux tout ça, tu me dirais encore que ça n'existe pas ?

JEN : Non. Je te dirais : on part quand ?

Il lui sourit puis observe « son » ciel une dernière fois.

HUBERT : Stanstead, mon amour,
Ville-frontière qui sépare ici et là.
Là, c'est cinquante états de possibilités avant d'atteindre
la chaleur du
Sud.
Je t'aime, mais t'es *cheap*.
Pis je suis pas né pour un petit pain.



Relecture : amalgame de pensées

FANTASME. LE MOT CONJURE UNE FUMÉE OPAQUE DE SEXE MUSQUÉ ET DE MAGIE, D'ÉROTISME ET D'ÉSOTÉRISME. FANTASME, À MI-CHEMIN ENTRE LE SEXUEL ET L'ONIRIQUE. FANTASME, LE TERRAIN DE JEU LITTÉRAIRE DE HARUKI MURAKAMI.

Alors que je me prépare pour une soirée, mes pensées gravitent autour des trois romans de l'auteur japonais Haruki Murakami que j'ai dévorés dans la dernière année : *Chroniques de l'oiseau à ressort*, *La Ballade de l'impossible* et *IQ84*. La peau humidifiée par la douche, j'enfile mes culottes de dentelle noire, celles que je mets lorsque je veux me sentir chargée d'énergie sexuelle et féminine.

Le sexe est, dans les romans de Murakami, à la fois anodin et spécial. « *Nous ne mourrions particulièrement pas d'envie de coucher l'un avec l'autre, mais ce semblait nécessaire pour boucler la boucle des choses* », explique bonnement le narrateur de *La Ballade de l'impossible*. Les personnages se sustentent de rapports rapides, en attendant l'âme sœur. C'est plus souvent l'absence de désir qui entraîne des interrogations chez les personnages. Dans *IQ84*, une relation sexuelle transcendante entre un écrivain et sa protégée prend des airs surnaturels, mais le principal intéressé ne se pose pas plus de questions que ça : « *Je suis certain que je serai capable de comprendre le sens et la raison d'être de cet incident dans le futur, pensa Tengo.* »

J'ouvre ma garde-robe et laisse mes doigts défiler sur mes robes. Je m'attarde à la douceur feutrée d'un velours, à la texture rugueuse d'un lainage. À chaque morceau est associé le souvenir flou d'une autre nuit comme celle-ci.

bien précises, tout peut être un symbole ou un message. Une sortie de secours ou un puits peuvent devenir une porte d'entrée vers un monde parallèle ou le monde des rêves. Comme des points de repère, ces différents éléments reviennent d'un roman à l'autre. Il pourrait être facile de s'y perdre, mais Murakami est un guide rassurant. Ses personnages évoluent en lenteur dans un monde frénétique. Ils sont seuls, perdus dans l'immensité du monde qui les entoure, en quête de l'âme sœur.

Comme eux, je m'envole dans la nuit des possibles.

Je trouve que la lecture est une activité qui s'apparente au rêve. Notre cerveau forme des images construites de toute part à partir de stimuli qu'il ne contrôle pas. Les rêves des personnages de Murakami sont importants, non seulement parce qu'ils révèlent leurs désirs les plus secrets, mais également parce qu'ils ont des conséquences dans leur quotidien. Dans *Chroniques de l'oiseau à ressort*, la femme du narrateur disparaît sans laisser de traces, et il part à sa recherche dans son subconscient. Il apprend à accéder au monde de ses rêves et à y évoluer. Dans *IQ84*, la ligne entre rêve et réalité est brouillée, voire disparue :

« Elle est avalée par le rêve, mais consciente en même temps que c'est un rêve. Quelques fois Aomame a ce genre de rêve, où elle se trouve dans une réalité distincte et vivide, mais sait que ce n'est pas la réalité. C'est une scène détaillée sur une petite planète, ailleurs. » J'applique une, puis deux couches de rouge à lèvres. Ma bouche se teinte d'un carmin profond. En appliquant mon mascara, j'improvise les répliques d'une conversation fictive avec l'homme que je rencontrerai ce soir. Je suis charmante, il est drôle. Échange hypothétique parfait. Par ce rituel cent fois répété de séduction, j'erre et je caresse l'espoir que cette fois-ci, je n'aurai pas fait tous ces efforts en vain.

Étymologiquement, le mot fantasma tire son origine de la même racine que les mots « fantôme » et « fantastique ». Le fantastique, c'est la réalité, légèrement altérée. Dans le Japon de Murakami, le nom d'un chat, un oiseau aux habitudes



Féminix



« Cinq minutes dans une position, cinq minutes dans une autre position et un clip final. » Voilà comment Kate Sinclair, productrice de films pornographiques féministes, décrit la pornographie conventionnelle. Alors que les productions de films et les sites pornographiques se multiplient, les actes sexuels représentés ne se diversifient pas pour autant.

Le contenu des films pornographiques conventionnels est critiqué. Les adeptes de la pornographie féministe déplorent que l'objectif premier des productions traditionnelles soit de satisfaire la clientèle, au détriment du plaisir des acteurs et actrices. Ce dernier est d'ailleurs souvent celui des hommes, puisque le public reste majoritairement masculin comme le souligne la statistique du site *Pornhub* voulant que son auditoire en 2016 ne soit constitué que de 26 % de femmes.

Les acteurs du milieu pornographique décrient également l'inégalité de leur rémunération. La pornographie est l'un des seuls domaines dans lequel les femmes gagnent plus, en moyenne, que les hommes. Cet écart dans la rétribution est dû à la complexité plus grande des actes demandés aux actrices. Le problème ne réside donc pas vraiment dans la différence de salaires entre les sexes, mais plutôt dans l'ampleur des rémunérations elles-mêmes. Les montants offerts semblent minimes face à l'intrusion dans l'intimité des interprètes. Il est ainsi difficile pour ceux-ci de vivre des revenus de leurs productions. Les protagonistes de petites industries, telle l'industrie québécoise, rentabilisent leurs performances en effectuant des « blitz ». Ils se voient donc offrir des contrats qui regroupent de nombreuses scènes à filmer en quelques jours.

La pornographie féministe est une réaction à ces deux plaintes. Ce type de production doit présenter à la fois un traitement équitable des acteurs et une prise en considération de leurs désirs sexuels personnels, alors inclus dans le film. Les différents acteurs du milieu de l'érotisme divergent d'opinions sur certains points, notamment sur le niveau de contribution des acteurs au scénario du film. Certains réalisateurs se contentent d'inclure les positions sexuelles proposées par les acteurs au film, d'autres se retirent totalement du tournage, ne laissant que la caméra et les protagonistes. La qualification « *pornographie féministe* » chapeaute donc un grand spectre de productions.

La production de ce type de films est contestée par certains activistes féministes. Les premiers soutiennent que la pornographie n'est pas éthique, peu importe l'étiquette qui lui est accolée. La qualification « féministe » ne servirait qu'à donner bonne conscience aux producteurs dont le contenu des créations reste sensiblement le même, comme le soutien le spécialiste en pornographie Simon-Louis Lajeunesse. Certains producteurs dénoncent, quant à eux, le fait que leurs productions répondent tout autant aux critères éthiques

de la pornographie féministe. Ainsi, comme l'explique Mélanie Royer, directrice marketing de la maison de production québécoise *Pegas Production*, ils décident consciemment de ne pas utiliser ce qualificatif. L'apposition du terme « féministe » aux productions réduirait l'intérêt de leur clientèle constituée majoritairement d'hommes de plus de 40 ans.

Certains producteurs de pornographie conventionnelle, ainsi que leurs adeptes, remettent en question la pertinence de la pornographie féministe. Le rôle de la pornographie n'est-il pas de mettre en action les désirs et pulsions refoulées ? Le désir d'expansion de ce type de pornographie ne la réduit-elle pas à une tâche éducative ? Bien que les producteurs de pornographie féministe ne semblent pas vouloir enrayer totalement la production de films pornographiques conventionnels, les films pornographiques féministes semblent perdre leur caractère cathartique.

Pourtant, comme le précise la définition de pornographie féministe de la compagnie canadienne *Good for her*, aussi spécialisée dans les produits érotiques pour femmes, ce type de réalisation varie de doux à « *wild* ». Il s'agit plutôt de représenter certains fantasmes sans déshumaniser ceux qui les dépeignent. La pornographie féministe est encore incomprise au sein même de l'industrie de l'érotisme. Ses défenseurs ne se contentent donc pas non seulement de la produire, mais tentent également d'en étendre la pratique. La compagnie *Good for her* l'encourage, notamment grâce aux *Feminist Porn Awards*. Ces prix récompensent les différents métiers du milieu ayant contribué à la production d'un film pornographique féministe.

Malgré le fait que les producteurs de films pornographiques ne s'entendent pas sur le contenu de leurs productions, certains aspects prônés par les défenseurs de la pornographie féministe semblent faire consensus : le port du condom et la rémunération équitable des acteurs. La lutte actuelle au sein des protagonistes du milieu est donc plus axée sur la protection des comédiens et comédiennes, tant au niveau physique que financier, que sur leur apport personnel au scénario.

Les fesses

IL PARAÎT QUE LES FESSES SONT AU FONDEMENT DE L'HUMANITÉ. LES SINGES N'AURAIENT QUE DES BASES DE DERRIÈRE ALORS QUE LA FESSE, TELLE QU'ON LA CONNAÎT, SERAIT PROPRE À L'HOMME.

On sait que les fesses représentent un atout qu'ont en commun la femme et l'homme et servent essentiellement à rendre confortable la position assise. Heureusement qu'on les a.

Nous ne savons pas ce qu'est vraiment une belle fesse. Les canons de beauté de l'esthétique féminine sont aux prises d'incertitude totale. Constamment mitigée entre rondeurs et minceur, cette incertitude perdure. Pendant que certaines se font poser des implants fessiers pour augmenter leur derrière, d'autres ont recours à la liposuction pour le faire diminuer.

Toujours influencée par des icônes de l'époque, les modes et les codes de la société, l'évolution de l'idéal fessier varie d'année en année. Le sociologue Jean-Claude Kauffman s'est intéressé de près à l'évolution des fesses dans son essai « La guerre des fesses ». Ses conclusions sont unanimes : les fesses permettraient de comprendre où s'en va le monde.

Heureusement, les dernières années ont délaissé la tendance de l'ultra-minceur. Le corps, tel qu'il est, s'émancipe. Les fesses sont partout et les rondeurs sont exposées, presque de manière sexuée, sans gênes ni complexes. *Instagram* offre un répertoire généreux de photos de fesses promettant de satisfaire assurément n'importe quel pygophile refoulé.

Rares sont les cérémonies américaines où entrapercevoir une paire de fesses ne fait pas partie du spectacle. L'exemple parfait de ce phénomène est la fameuse performance aux *Video Music Awards* de Miley Cyrus en 2013 qui en avait choqué plus qu'un. La chanteuse ne s'étant pas gênée de « *twerker* » devant le monde entier avec un doigt en mousse. La popularité de ce mouvement qui consiste à agiter les fesses et les hanches de manière provocante et sensuelle a explosé. D'ailleurs,

le dictionnaire Oxford a reconnu officiellement le mot « *twerk* » en 2015. Suite à la performance-choc, plusieurs s'étaient permis de critiquer l'apparence de son derrière qui ressemblerait, selon certains, à un poulet. Miley Cyrus s'agite devant le monde, montre ses fesses, s'accepte et puis se fait reprocher l'allure de ses fesses. Un horrible cercle vicieux.

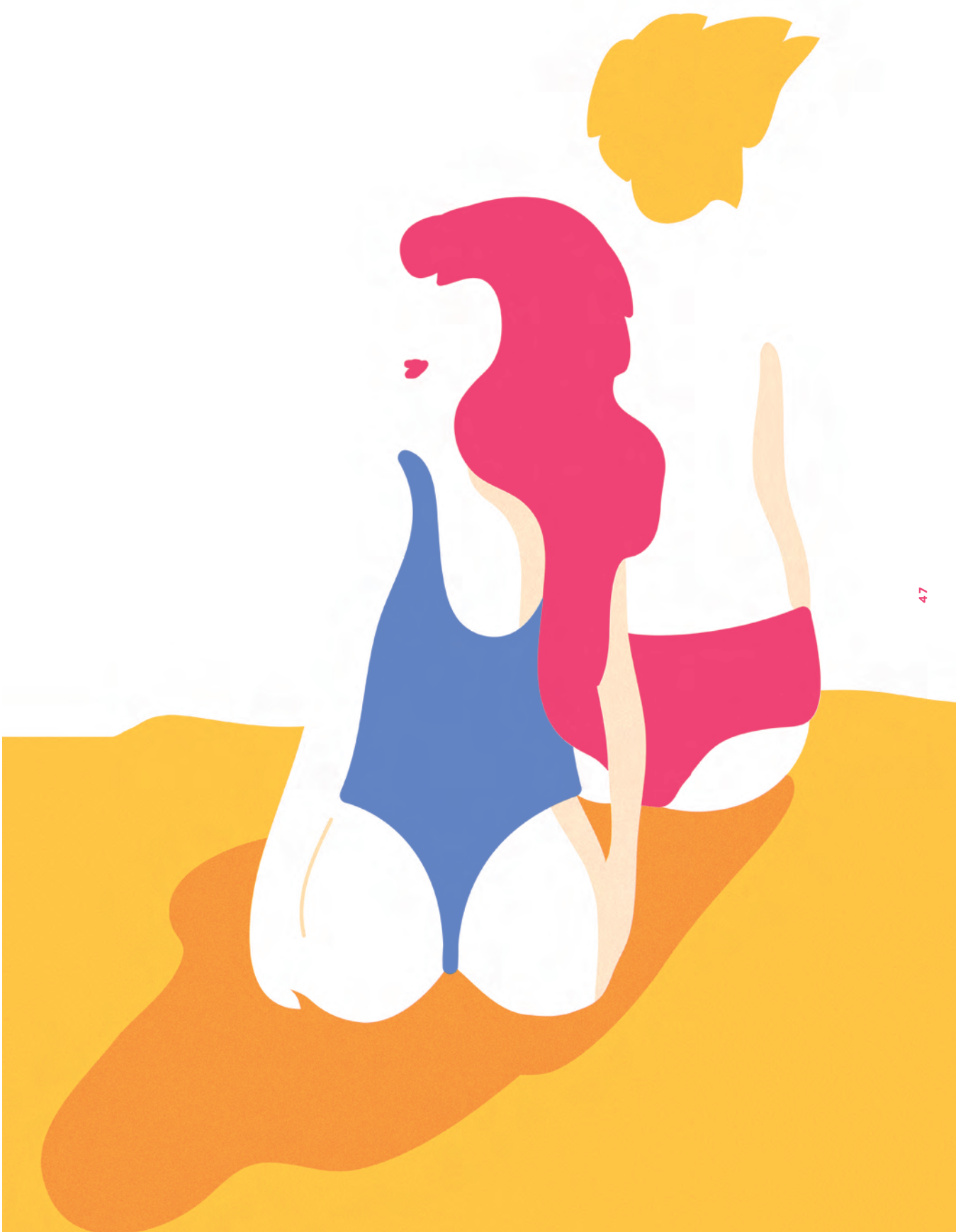
Aucune journée ne passe désormais sans qu'une paire de fesses nous soient jetées au visage, que ce soit dans un vidéoclip où dans notre quotidienne ronde de l'Internet. Derrière chaque photo, chaque angle de caméra est trahi par un contexte. Que ce soit pour montrer ses exploits du gym, remonter une estime à coups de mentions « j'aime », provoquer un ex, ou provoquer le monde entier.

Ce qu'il faut comprendre c'est que la forte présence des fesses sur les réseaux sociaux mène à sa normalisation et à son acceptation. Comme il fut mentionné précédemment, l'idéal de beauté du moment se fait vite remplacer

par un autre. Les fesses rondes, molles, dures et grosses autant que les fesses plates, petites et rebondies doivent être acceptées comme telles.

Il faut dire oui à l'acceptation des fesses. Soyons fiers de ce changement de mentalité et à cette nouvelle manière optimiste de percevoir les fesses aujourd'hui en 2017.

Alors, sache que la fesse parfaite n'existe pas et que c'est beau en maudit des fesses.



« Gens du pays »

LA SOIRÉE DU 30 OCTOBRE 1995. UNE DEUXIÈME DÉFAITE RÉFÉRENDAIRE DANS LES RANGS DES MILITANTS INDÉPENDANTISTES QUÉBÉCOIS. UNE SOIRÉE OÙ DES FANTASMES ONT COMMENCÉ À S'ÉVAPORER DE L'IMAGINAIRE COLLECTIF. POUR LES GENS DU PAYS, LE TRAVAIL S'EST POURSUIVI DANS LES TRANCHÉES, PARFOIS DANS LA PEINE, SOUVENT DANS L'ESPOIR.

Jacques Roussy et Daniel Roy sont deux militants de longue date, deux éternels indignés, qui font de l'indépendance du Québec le filtre qui guide leurs moindres pensées.

Jacques Roussy demeure dans une résidence pour personnes âgées à Montréal. Il est le seul à laisser flotter un drapeau du Québec sur son balcon. « Mon drapeau n'a jamais bougé de là. Il y a plein de résidents qui me disent que je n'ai pas le droit. Je leur réponds que je ne l'enlèverai pas. Ce n'est pas un parti, le drapeau du Québec », invoque-t-il. Âgé de 65 ans, il rêve de voir le Québec devenir un pays depuis son adolescence, à l'époque où il posait des pancartes pour le candidat péquiste de son coin, en Gaspésie.

Daniel Roy veut lutter contre l'indifférence citoyenne. « J'ai l'impression que nos élites ne démontrent pas que nous ne sommes pas libres », lance-t-il, amèrement. M. Roy est un coureur de fond, mais surtout un libre-penseur, au front de toutes les manifestations visant la protection de la langue et de l'identité québécoise. Arborant son chandail « Québec, un pays », et avec son drapeau fleurdelisé à la main, M. Roy est l'un de ceux qui sèment intelligemment la controverse.



GUERRE DE TRANCHÉES

Après deux défaites référendaires, un rapatriement de constitution échoué et de longs règnes libéraux, l'argumentaire indépendantiste est à rebâtir. Faute de renouveau, les tranchées ne se remplissent pas, et les indécis continuent d'errer, çà et là.

Daniel Roy est un habitué du travail dans les tranchées. Lorsqu'il s'est présenté au premier rang d'une manifestation organisée par le Mouvement Québec français, les organisateurs lui ont ordonné de se tasser de l'œil des photographes, prétextant que la manifestation visait la protection du français dans l'appellation des entreprises, et qu'elle n'avait rien à voir avec l'indépendance.

« Mais à moi de leur expliquer que l'indépendance est un outil important pour renforcer le français », répond M. Roy, indélogeable. « Nos élites ne font presque jamais les liens entre l'actualité et la nécessaire souveraineté », poursuit-il, l'air grave.

Cette journée-là, son chandail « Québec, un pays » l'aura visiblement trahi. Mais peu importe, Daniel Roy s'affiche sans complexe.



« On a toutes les richesses qu'il faut pour vivre, sans demander l'aide de personne », déclare Jacques Roussy. Dans son esprit, les Québécois doivent comprendre que l'indépendance n'est pas synonyme d'égoïsme, mais bien d'autonomie. « Le fédéralisme, ça a sa place, mais pas au Québec », complète-t-il.

Daniel Roy enchaîne, du même souffle : « Il faut démontrer aux Québécois que nous vivons dans un pays dont on ne contrôle pas les décisions politiques. Je crois en la continuité du Québec présent, à la différence que la moitié des décisions qui sont actuellement prises par Ottawa seraient prises par nous ». Son pays, une fois affranchi des griffes d'Ottawa, serait alors social-démocrate. Il serait une république, en opposition à une monarchie. Et il garantirait l'égalité entre les hommes et les femmes ainsi que le français comme langue officielle et commune.

L'AVENIR DES TRANCHÉES

M. Roussy organisera cet été un BBQ dans la cour arrière de sa résidence pour aînés, espérant rallier les non convaincus à la cause de l'indépendance. « Ici, la majorité des résidents sont anglophones. Je pense que s'ils viennent au BBQ, je pourrais les convaincre », souhaite-t-il. M. Roussy présentera l'indépendance à ses 150 camarades comme le seul moyen, pour une nation distincte, d'accéder à son plein potentiel.

Daniel Roy, lui, marchera 250 km de Montréal à Québec pour reprendre symboliquement le contrôle des plaines d'Abraham. Son but : réécrire l'histoire de la bataille perdue aux mains des Anglais de Wolfe en 1759.

« Si le vote est faible aux élections de 2018, ça n'ira pas plus loin. Il faut rencontrer les gens, vendre des cartes de membre », tonne Jacques Roussy, avec l'ordre du jour du prochain congrès national du Bloc Québécois entre les mains.

Même son de cloche pour Daniel Roy, plus déterminé que jamais : « Pour moi, l'indépendance est un combat de tous les jours, de toutes les minutes, de toutes les secondes, et il le sera jusqu'à ma mort, car l'indépendance représente la liberté. »

Et dans cet horaire réglé au quart de tour, quand est-ce que la reconquête des plaines d'Abraham est elle prévue ? « Au printemps prochain, répond-il. On peut appeler ça un fantasme. Tant qu'il n'est

pas réalisé, ça peut être un fantasme », poursuit-il, en regardant par la fenêtre, le sourire en coin.

Sur les plaines, Daniel Roy y plantera son drapeau du Québec, qui le suit dans tous ses combats. Un symbole du rêve, un symbole du pays à part entière.

Du moins, dans ses fantasmes...



Tr()uver son fantasme

« SUR GOOGLE, C'EST SANS ÉQUIVOQUE : MIS À PART LES DÉFINITIONS DES DICTIONNAIRES, LES RÉSULTATS ASSOCIÉS AU FANTASME SONT TOUS RELIÉS AU SEXE. CETTE RECHERCHE MONTRE L'OMNIPRÉSENCE DE LA SEXUALITÉ DANS NOTRE SOCIÉTÉ. »

Ça, c'était censé être l'idée centrale de mon texte. Le début du moins. Ça fait maintenant sept jours qu'il n'y a que ces trois phrases sur mon document *Word*. Sept jours que je suis censée avoir remis mon article du Culte et que les rédacteurs en chef pensent que tout est sous contrôle. Ce genre de malaise est l'histoire de ma vie.

Initialement, le concept était intéressant. Quatre jeunes adultes en état d'ébriété durant une soirée et en ayant fumé de la marijuana dans une autre discutent de fantasme. L'objectif ultime était de vérifier si un état d'esprit différent pouvait permettre de dissocier le sexe du fantasme lors d'une discussion explicite entre amis. En plus d'écrire un texte léger sur une expérience loufoque, c'était aussi deux soirées passées à boire et à fumer avec trois amis. Quoi de mieux que de parler de tout et de rien, mais surtout de discuter de notre sexualité ? Rien, évidemment. La bière et le sexe gagnent toujours.

La première soirée s'était pourtant bien déroulée, et des conclusions intéressantes pouvaient être émises suite aux vives discussions. Sans surprise, l'alcool a supprimé toute forme de timidité relativement au thème principal de la veillée. Mon amie Julie en est la preuve vivante. Après nous avoir répété son amour incontesté pour sa bouteille de rhum à 55 %, sans gêne et sans tabou, mais surtout, en état d'ébriété très avancé, elle a dévoilé son fantasme le plus profond : un *gangbang*. Aussitôt cette affirmation exprimée, elle a vomit pratiquement tout le reste de la soirée. Naturellement, elle n'a aucun souvenir de cette déclaration. Nous, si heureusement. Avant de quitter la soirée la tête dans un joli sac de plastique, Julie a expliqué avec le plus grand sérieux du monde qu'un fantasme peut aussi être un rêve. Un point pour cette charmante fille un peu trop pompette.

Le bilan de la deuxième soirée avec, cette fois-ci, une substance illicite n'a rien d'étonnant. Les yeux rouges et les fous rires étaient au rendez-vous. La conversation

sur le fantasme était beaucoup plus dispersée, voire confuse. Julie a mis de côté sa passion d'être la toile de plusieurs pinceaux pour nous faire l'étalage de ses connaissances sur Babylone. Mes nombreux essais pour revenir à la conversation initiale ont été vains, j'étais trop occupée à sécher mes pantalons souillés d'urine. Faits réels ici. Oui, vive les éclats de rire d'ailleurs. L'évocation de nos fantasmes les plus profonds n'était pas aussi facile qu'avec de merveilleuses bières. Même pour Julie qui n'a plus jamais voulu dire son fantasme pourtant si facilement avoué quelques jours plus tôt.

C'est maintenant ici que l'écriture du texte se complique. L'idée est intéressante, les deux soirées ont amené des pistes pertinentes. Mais, rien. Panne d'inspiration pour écrire.

Facile de proposer ce genre d'idée. Trouver la structure du texte en est une autre.

« Véro, rajoute tout simplement des phrases sur un *burger au ketchup* comme dans ton premier texte et ça va être correct. »

L'ami qui n'en manque pas une pour rire de mon syndrome de la page blanche, de mon léger petit retard de sept jours et de moi inévitablement. Avec raison d'ailleurs.

L'idée initiale intrigante a été transformée par des lignes remplies de mots qui ne veulent, au fond, pas dire grand-chose. Pas de réflexion profonde cette fois-ci, de *coming-out* euphorique entre deux garde-robes, de marche nocturne trop intense avec un burger au *ketchup*, de mensonges entre plusieurs parties de cachette dans un bar. Non, rien de tout cela. Même pas de phrase trop métaphorique et québécoise sur le charme du regard aveugle. Simplement un texte sur le fantasme qui n'en est pas vraiment un.

Domage pour mon manque d'inspiration.



NOUVEAU



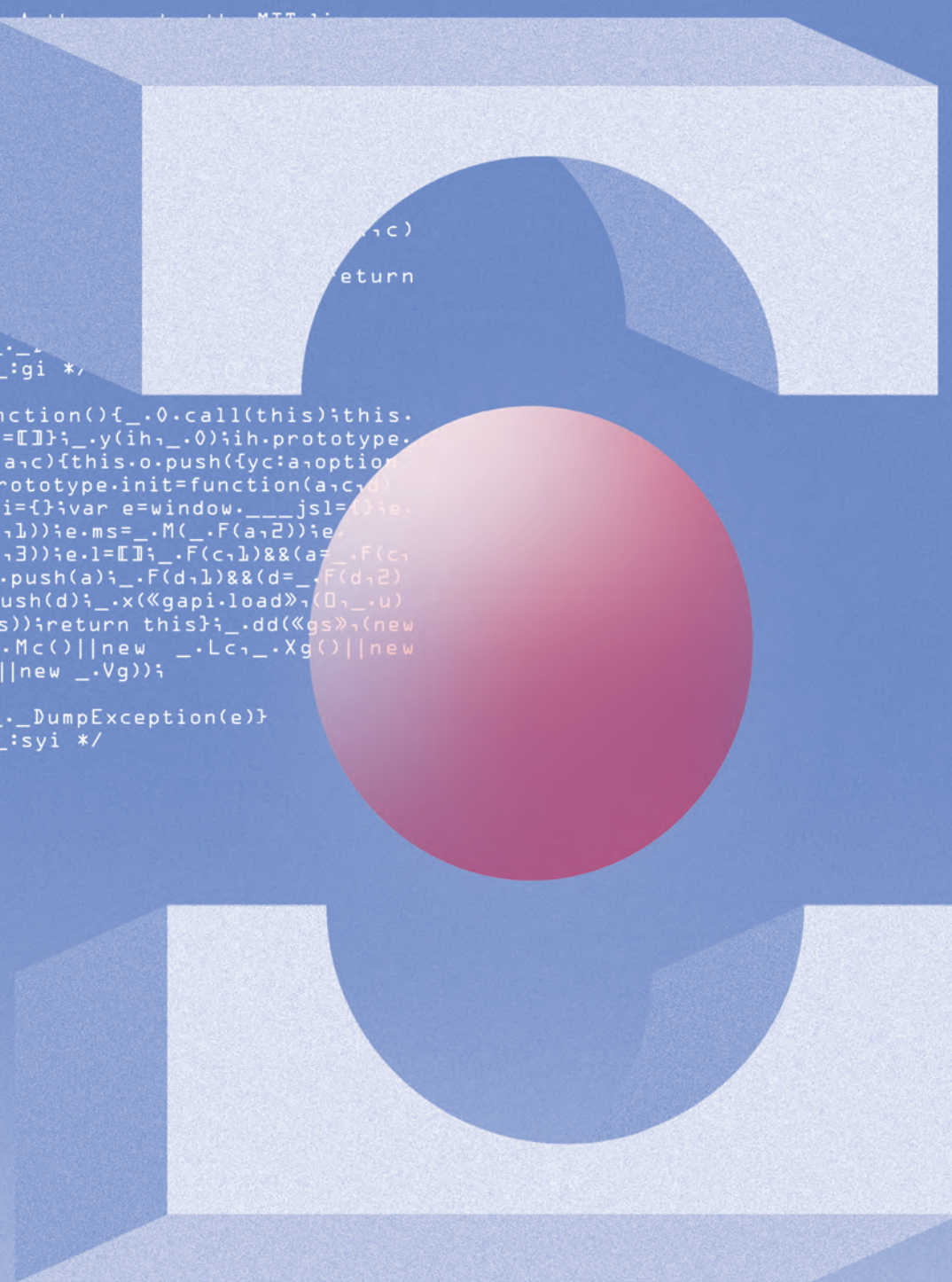
photographie : HÉLÈNE PALAU

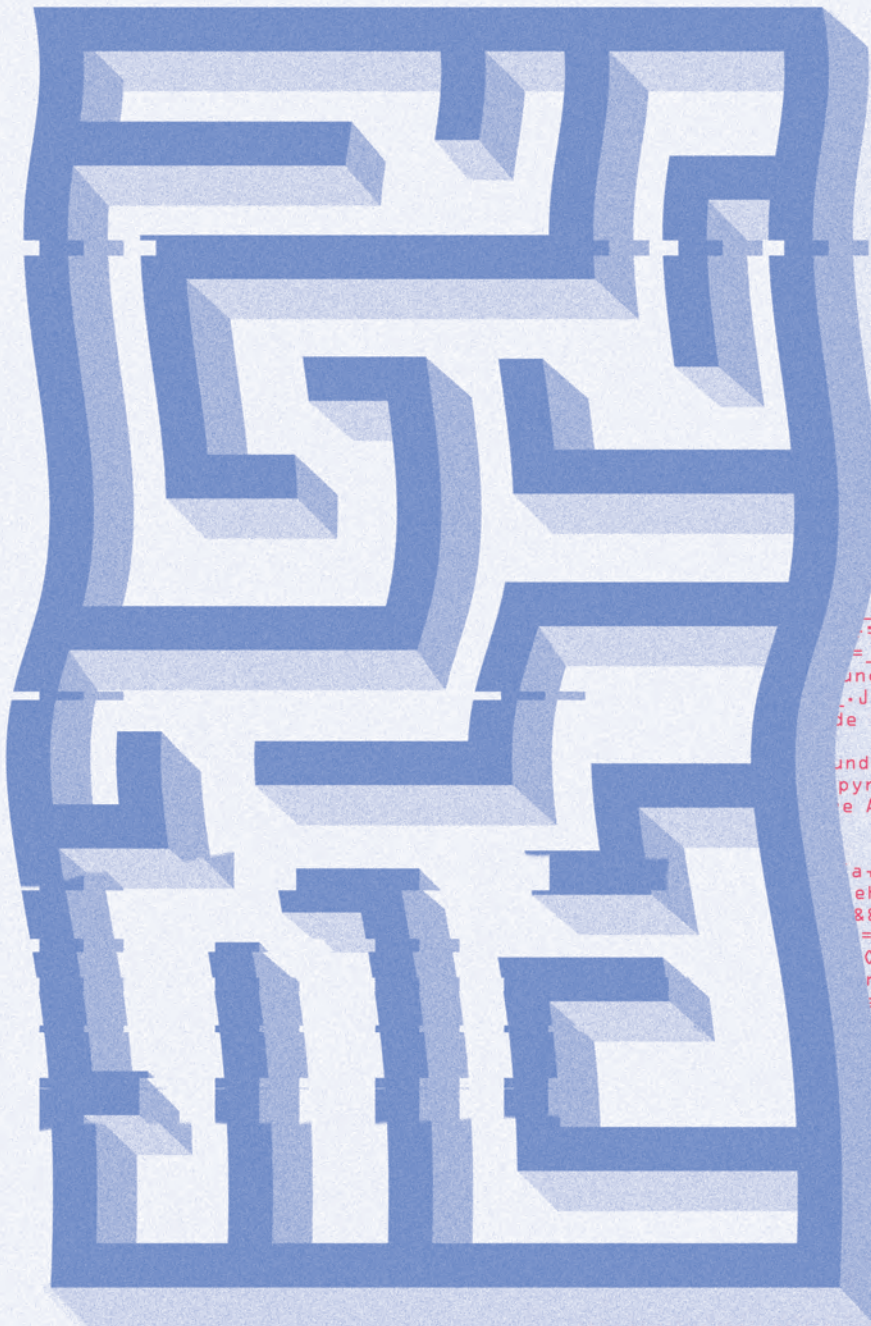

```
x(«gbar.ldb»);_u(._.Cg.w;._.Cg;._.Wc));
atch(e){_._DumpException(e)}
_Module_:syj */
y{
Vg=function(a){_._E(this,a;0;_
null)};_._y(._.Vg;_._.D);_._.Wg=function(a)
._.E(this,a;0;_._.l;_._.null)};_._y(._.Wg;_._.D);_._.
=function(){var a=_._.K.N().ea;return
J(a;_._.Wg;5)};_._.Yg=function(){var
_._.K.N().ea;return _._.J(a;_._.Vg;6)};/*
ortions of this code are from MochiKit,
ceived by
ne Closure Library, Copyright 2005-2009
l other
005-2009
served.
```

```
dCallbac
(this,a;r
.B.push(
;_._.Zg.pr
ar e;f
=a;if=c});
stancedo
then(a;c
```

```
atch(e){_._.
_Module_:gi */
y{
r ih=function(){_._.0.call(this);this.
[];this.b=[]};_._y(ih;_._.0);ih.prototype.
function(a;c){this.o.push({yc:a;option
c});ih.prototype.init=function(a;c;d)
indow.gapi={};var e=window.___jsl={};e.
_._.M(._.F(a;1));e.ms=_._.M(._.F(a;2));e.
_._.M(._.F(a;3));e.l=[];_._.F(c;1)&&(a=_._.F(c;
)&&this.b.push(a);_._.F(d;1)&&(d=_._.F(d;2)
&&this.b.push(d);_._.x(«gapi.load»;(0;_._.u)
his.w;this));return this};_._.dd(«gs»;(new
).init(._.Mc())||new _._.Lc;_._.Xg())||new
Wg;_._.Yg())||new _._.Vg));
```

```
atch(e){_._.DumpException(e)}
_Module_:syi */
y{
);ivar
```





```
ion(e)}

w_.Cg_.Wc));
ion(e)}

is,a_0,-
_.Wg=function(a)
y(_.Wg_.D);_
=_.K.N().ea;retur
function(){var
.J(a_.Vg_b)};/*
e are from MochiKit

under the MIT license
pyright
e Authors. All Right

a_c){return
eh=function(a_c,d,e)
&&ch(a);return
=function(a_c,d)
0e(function(a_c
function(a){a
el():f(a)});retur
)}

ion(e)}

call(this);this
.0);ih.prototype
ush({yc:a_option
=function(a_c,d)
ndow.____jsl={};e
(_.F(a_2));ie.
.F(c_1)&&(a=_.F(c
d_1)&&(d=_.F(d_2)
api.load»;(D_1_u
this.withthis;return this};_._dd(«gs»);(ne
ih).init(_.Mc())|new _._Lc_._Xg())|ne
_.Wg_.Yg())|new _._Vg));

}catch(e){_._DumpException(e)}
/* _Module_:=syi */
try{
pd);var Ig=function(a_c,d,e,f){this
b=f;this.G=a;this.H=c;this.ia=e;this.
F=_.N(+_.G(a_2,1E-4),1E-4);this.
compatMode?»q»;});
```



Collaborateurs- collaboratrices

Directeurs

Justine Belzile
Benjamin Ouellet

Rédacteurs en chef

Julien Denis
Pénélope Tancredi

Directeurs artistiques

Cédric Gagnon
Maude Turgeon

Directrice événementiel

Katy Ribeiro

Directrices photo-vidéo

Barbara Lajeunesse
Sarah Leblond

Directrice promotionnel

Clémence Giroux-Tremblay

Gestionnaire des finances

Léonie Monette

Équipe de rédaction

Naomi Auger, Mòrag Bélisle, Gabriel Bernier, Corinne Blair, Anaëlle Boily-Talbot, Camille Charette Gagné, Naomie Gelper, Édouard Guay, Chloé Granger, Matisse Harvey, Thomas Litalien, Thomas Picotte-Lavoie, Jean-Christophe Réhel, Lauren Robillard, Audrey Anne Séguin, Véronique Sénécal, Mélina Soucy, Rosemarie St-Amand, Maude-Émilie St-Pierre, Arianne Thavixay-Cormier,

Équipe événementiel

Audrey Campeau, Caroline Dépault, Camille Fournier, Marilou Gareau, Florence Gravelle-Desmeules, Juliette Lafrenière, Michèle Lussier, Juliette Rivard

Équipe photo/vidéo

Marko Aguirre, Camille Auger, Noémie Dubuc, Nicolas Gareau-Dufresne, Karelle Goguen-Bancel, Karelle Pepe-Chenier, Solange Racine, Helena Palau, Sarah Xenos,

Équipe promotionnel

Jean-Frédéric Barrette, Frédérique Beetz, Anabèle Gagnon-Moustelly, Audrey Lawlor, Anthoni Roch

Artistes invités

Sarah Bean, Guillaume Bechon, Camille Charbonneau, Noémie Éclipse, Amélie Lehoux,

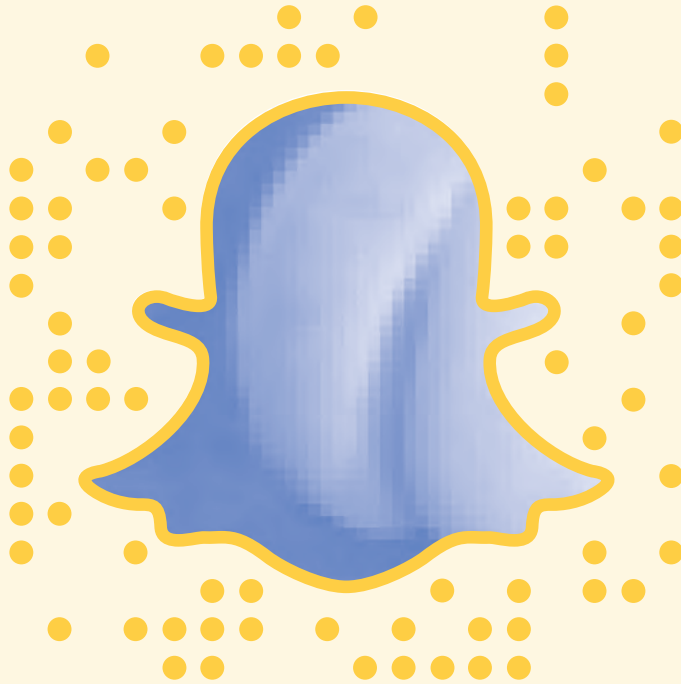




 @ LeCulteUQAM

 @ LeCulte

 @ Journalleculte



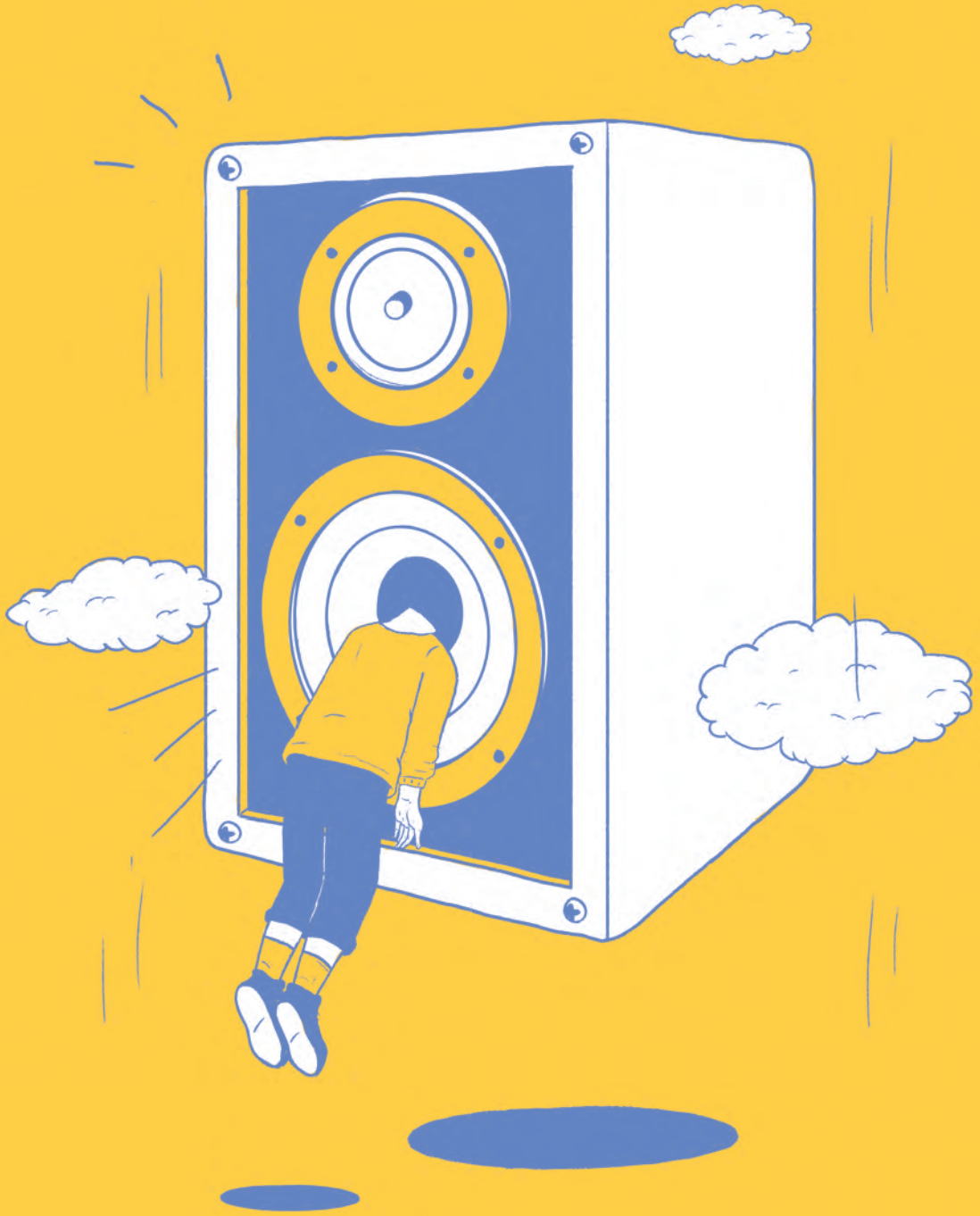
SEND NUDES



4581 Parc

720 William

545 Milton



CHOQ.CA

PODCASTS-NOUVELLES-MUSIQUE

bye

bye



Merci!

On tenait à remercier tous ceux ayant participé de près ou de loin à la création du Culte. Rien n'aurait été possible sans la carte blanche qui nous a été offerte.

Merci à Impart Litho, avec qui nous avons collaboré pour nos trois dernières éditions et qui fut d'une extrême gentillesse à notre égard. *(merci ma belle Karen)*

Maman, Papa, Thibault - merci

XOX

**Les Directeurs artistiques,
Cédric et Maude**

WWW.LECULTE.CA

LOGO FSC

PAPIER 100% RECYCLÉ

